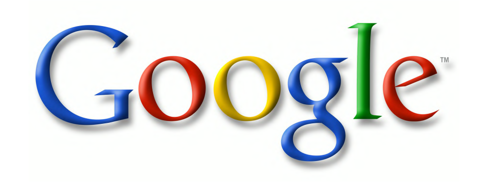
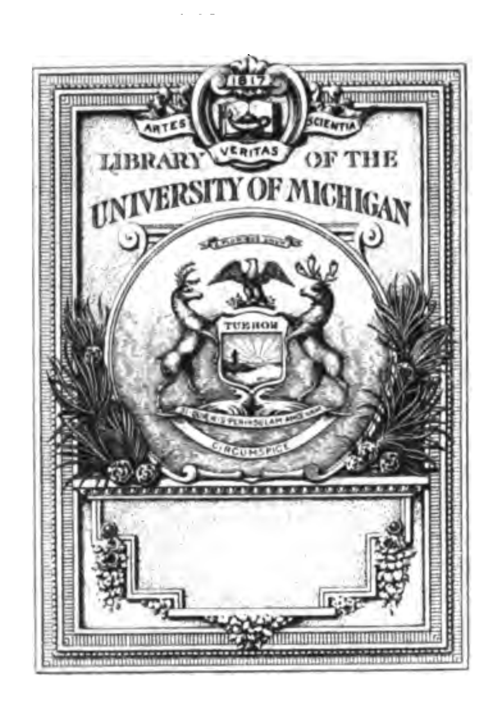



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


A BALZAC la VILLE de TOURS


A BALZAC la VILLE de TOURS

STATUE

DE

BALZAC

A TOURS

SA VILLE NATALE

1887

PARIS — IMPRIMERIE DE L'ART
E. MÉNARD ET J. AUGRY, 41, RUE DE LA VICTOIRE

Tours

STATUE

DE

HONORÉ DE BALZAC

A TOURS

SA VILLE NATALE



SOUSCRIPTION NATIONALE

OUVERTE PAR LA MUNICIPALITÉ

NOTICE

SOMMAIRE. — *Délibération municipale relative à l'érection de la Statue. — Listes du Comité de patronage et du Comité d'initiative et d'exécution. — Portrait inédit, d'après Louis Boulanger. — Lettre de M. le baron Larrey concernant ce portrait. — Fac-simile d'un autographe de Balzac. — Fac-simile d'une épreuve imprimée de la première page du roman de* Béatrix, *avec les corrections de l'auteur. — Fac-simile de l'acte de naissance de Balzac et Copie de son acte de décès. — Notes biographiques.*

—

1887



CONSEIL MUNICIPAL DE TOURS

SÉANCE DU 4 SEPTEMBRE 1885

ÉRECTION D'UNE STATUE DE BALZAC A TOURS

Proposition de M. FOURNIER, Maire.

« MESSIEURS,



EN me décidant à vous proposer d'ouvrir une souscription pour ériger à Tours un monument à la mémoire de Balzac, j'ai pensé que vous aviez trop conscience du génie de l'immortel auteur de la *Comédie humaine* pour ne pas applaudir unanimement à cette proposition ; je suis donc convaincu que vous voudrez bien prendre, au nom de la ville de Tours, l'initiative d'un honneur glorieux à rendre au souvenir d'un illustre enfant de notre cité. J'estime en outre que, dans cette circonstance, vous n'aurez pas seulement en vue de payer une dette locale envers notre célèbre romancier philosophe, mais que vous aurez surtout pour

but, en rappelant aux générations futures les traits d'un grand homme, de rappeler aussi ce que doit la société à ce peintre incomparable du cœur et de l'esprit humains.

« Il ne m'appartient point, Messieurs, de faire ici la biographie d'Honoré de Balzac, et je me contenterai, pour tout éloge, de redire quelques-unes des éloquentes paroles que le grand poète national, Victor Hugo, prononça sur sa tombe comme dernier et sympathique adieu :

« Le nom de Balzac se mêlera à la trace lumineuse « que notre époque laissera dans l'avenir. Balzac est un « des premiers parmi les plus grands, un des plus hauts « parmi les meilleurs. Tous ses livres ne forment qu'un « livre, livre vivant, lumineux, profond, où l'on voit aller, « venir, marcher et se mouvoir, avec je ne sais quoi « d'effaré et de terrible mêlé au réel, toute notre civili- « sation contemporaine; livre merveilleux que l'écrivain a « intitulé *Comédie* et qu'il aurait pu intituler *Histoire,* qui « prend toutes les formes et tous les styles, qui dépasse « Tacite et va jusqu'à Suétone, qui traverse Beaumarchais « et va jusqu'à Rabelais.

« Balzac va droit au but; il saisit corps à corps la « société moderne; il arrache à tous quelque chose : aux « uns l'illusion, aux autres l'espérance, à ceux-ci un cri, à « ceux-là un masque; il fouille la vie; il dissèque la « passion; il creuse et sonde l'homme, le cœur, les « entrailles, le cerveau, l'abîme que chacun a en soi.

« Voilà ce qu'il a fait parmi nous, voilà l'œuvre qu'il « nous laisse, œuvre haute, solide, robuste entassement

« d'assises de granit, œuvre du haut de laquelle resplendira « désormais sa renommée. Les grands hommes font leur « propre piédestal; l'avenir se charge de la statue. »

« C'est cette statue, Messieurs, pour laquelle je viens de nouveau vous demander votre bienveillant concours; car c'est à vous qu'il appartient de mettre en œuvre, de diriger et mener à bien cette belle entreprise, destinée à rendre hommage au génie libéral de notre illustre compatriote. »

M. le Maire donne ensuite quelques détails sur des propositions faites à l'Administration par deux jeunes sculpteurs de talent : MM. Roulleau, ex-pensionnaire, et Sicard, pensionnaire actuel de la ville à l'École des Beaux-Arts; puis il continue en demandant au Conseil :

1° De bien vouloir prendre l'initiative d'une souscription nationale qui serait faite sous le patronage de l'Administration et du Conseil municipal;

2° De consentir, en outre, à voter un crédit pour l'inscrire en tête de la liste, au nom de la ville de Tours.

M. Dufour demande la parole et dit :

« Je n'ai qu'une simple observation à présenter. Je veux dire ceci : que n'étant pas, par principe, partisan d'élever des statues, je suis cependant d'avis, étant donnés le génie de Balzac et le devoir que nous avons de pourvoir à l'embellissement de la ville de Tours, je suis d'avis, dis-je, qu'il convient de faire une exception pour Balzac. Car

enfin, on peut le dire, Balzac a reproduit les traits de son époque, et a fait une œuvre belle et colossale ; il a été le précurseur de l'école naturaliste. Aussi je voterai, par exception, la proposition qui nous est faite. »

M. le Maire propose de se prononcer : 1° sur la question de principe : Élèvera-t-on, à Tours, une statue à Balzac ?

2° Et sur le point de savoir quel sera le montant de la souscription de la ville de Tours.

Le Conseil, approuvant, décide qu'on élèvera, à Tours, une statue à Honoré de Balzac ;

Il vote ensuite, sur la demande de M. le Maire, une subvention de 2,000 francs à prendre sur les ressources de l'exercice courant, laquelle somme figurera, au nom de la ville de Tours, en tête de la souscription.

A la suite d'une observation présentée par M. Dufour, il est entendu que le Conseil se réserve de décider ultérieurement si un concours sera ouvert, ou si, au contraire, un artiste sera choisi, sans concours, pour exécuter le monument projeté.

M. le Maire remercie le Conseil de l'accueil sympathique fait à sa proposition.



Depuis la délibération précédente, une Commission municipale d'initiative et d'exécution a été nommée; elle fonctionne sous la présidence du maire. Cette Commission, qui s'est réunie pour la première fois le 28 octobre 1885, a décidé :

Que le monument devait être une œuvre remarquable et digne de notre illustre compatriote;

Qu'en conséquence, un appel serait fait au Gouvernement, aux Municipalités des principales villes, à la Presse, et en général à tous les hommes de lettres et artistes, pour aboutir promptement à une souscription suffisante;

Enfin, que tous les sculpteurs français seraient invités à concourir pour l'érection de la statue.

Dr A. Fournier,

Maire de Tours.

Nota. — Les souscriptions sont reçues au secrétariat de la mairie, et les sommes encaissées par le Receveur municipal, place de l'Hôtel-de-Ville, 6. — Un livre d'or portant les noms des souscripteurs, villes, sociétés ou particuliers, qui auront contribué à l'œuvre, restera déposé aux archives de la mairie de Tours, en souvenir de ceux qui auront apporté leur concours à ce juste hommage d'admiration et de gratitude rendu au génie de notre immortel romancier.



COMITÉ DE PATRONAGE

Président :

M. R. GOBLET, ministre de l'Intérieur et des Cultes, président du Conseil, ancien ministre de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes.

Vice-Président :

M. Ed. TURQUET, député, ancien sous-secrétaire d'État au ministère de l'Instruction publique, des Beaux-Arts et des Cultes.

Membres :

M. FOURNIER, sénateur, ancien ambassadeur de France à Constantinople.

M. GUINOT, sénateur, président du Conseil général d'Indre-et-Loire, maire d'Amboise.

M. BELLE, député d'Indre-et-Loire, ancien maire de Tours.

M. JOUBERT, député d'Indre-et-Loire.

M. PESSON, député d'Indre-et-Loire.

M. RIVIÈRE, député d'Indre-et-Loire, ancien maire de Tours.

M. WILSON, député d'Indre-et-Loire.

M. KÆMPFEN, directeur des Beaux-Arts.

M. DAUNASSANS, préfet d'Indre-et-Loire.

M. BAILLY, président de la Société des Artistes français, membre de l'Institut.

M. DE LA BERTHELLIÈRE, président du Cercle républicain d'Indre-et-Loire, à Paris.

M. Jules CLARETIE, administrateur général de la Comédie-Française.

M. DRAKE DEL CASTILLO, président de la Société des Amis des Arts de la Touraine, conseiller général d'Indre-et-Loire, maire de Monts.

M. Charles GARNIER, architecte de l'Opéra, membre de l'Institut.

M. le baron LARREY, fils, membre de l'Institut, ancien député.

M. le colonel LOUBÈRE, président de la Société de Géographie de Tours, ancien gouverneur de la Guyane française.

M. MARINONI, ingénieur-constructeur, directeur politique du *Petit Journal.*

M. Francisque SARCEY, homme de lettres.

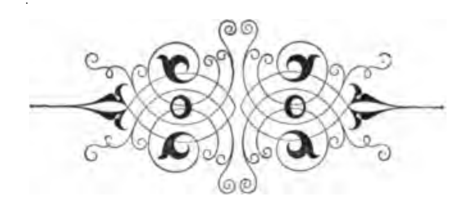
COMMISSION D'INITIATIVE ET D'EXÉCUTION

Président :

Dr A. Fournier, maire de Tours.

Membres :

M. Gorce, adjoint au maire de Tours.
M. Oudin, conseiller municipal.
M. Leblanc, conseiller municipal.
M. Ducrot, conseiller municipal.
M. Pineau, conseiller municipal.
M. Félix Laurent, directeur de l'École régionale des Beaux-Arts de Tours.
M. Prath, architecte de la ville.



Lettre de M. le baron Larrey au maire de Tours.

« Paris, 14 avril 1886, rue de Lille, 91.

« Monsieur le Maire,

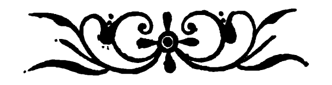
« J'ai reçu, ce matin, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier, au sujet du portrait de Balzac, et je m'empresse de vous répondre que j'avais déjà devancé votre désir.

« M. François Sicard, sachant que je possédais un petit portrait original et inédit, était venu le voir d'abord et demander ensuite l'autorisation de le faire reproduire par la photographie. J'y ai consenti aussitôt, et, dès hier, M. Sicard a envoyé chercher ce portrait, que j'ai confié tout de suite au porteur.

« C'est un dessin au lavis ou une sépia de Louis Boulanger, ami intime d'Honoré de Balzac. La ressemblance est saisissante de vérité; les yeux sont pétillants d'esprit, les lèvres parlantes, et tous les traits de cette physionomie si mobile montrent Balzac vivant, à ceux qui ont pu le connaître, comme à ceux qui ne l'ont jamais vu. Espérons que le statuaire habile reproduira sur le bronze cette prodigieuse ressemblance et qu'elle restera même appréciable sur le portrait de la notice.

« Veuillez agréer, Monsieur le Maire, l'assurance de ma considération très distinguée.

« Baron Larrey,
« De l'Institut. »



Phototypie P. Peigné. Tours.

HONORÉ DE BALZAC

d'après une sépia de Louis Boulanger

Portrait inédit offert à la Ville de Tours par M. le baron Larrey



FAC-SIMILE D'UN AUTOGRAPHE DE BALZAC.

D'après une photographie de M. Eugène Chauvigné, de Tours.

Monsieur

Des occupations pressantes m'ont toujours fait remettre, malgré moi, le voyage que je fus obligé de faire à Tours, pour m'entendre avec vous sur les livres de la Bibliothèque Royale dont vous êtes resté dépositaire. J'espère avoir le plaisir d'aller à Tours du 22 au 27 courant, muni du reçu des livres que vous avez eu la complaisance de me prêter pendant mon dernier séjour et relatifs au règne de Louis XIII, auriez vous la bonté de m'honorer d'une réponse afin que je sache si j'aurai le plaisir de vous y trouver, car malheureusement pour moi, je suis forcé de compter mes jours et n'ai plus la liberté de perdre [illegible] mon temps

agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération et mes remerciments de votre complaisance

V. D. S.

de Balzac

I. Cassini

Cette photographie a été prise sur les épreuves collationnées et offertes à la ville de Tours, le 7 avril [illegible]

Tout le texte depuis le No 10 jusqu'au No I jusqu'à l'endroit indiqué doit être reporté à l'endroit indiqué au feuillet 22.

BÉATRIX

OU LES AMOURS FORCÉS

I

A quelques cents pas de Guérande, le sol de la Bretagne cesse, les marais salins, les dunes commencent, et l'on y descend par un chemin sablonneux, raviné, qui n'a jamais vu de voitures, [illegible] trouve le petit bras de mer qui sépare du continent l'île du Croisic. Quoique géographiquement le Croisic soit une presqu'île, comme elle ne se rattache à la Bretagne que par les sables mouvans et les grèves qui la lient au bourg de Batz, elle est véritablement une île, car cet espace ne saurait se franchir facilement. A l'endroit où s'embranche le chemin du Croisic à Guérande, se trouve une maison de campagne entourée d'un grand jardin remarquable par des pins tortueux/ tourmentés, les uns en parasol, les autres pauvres de branchages, montrant tous leurs troncs rougeâtres aux places où l'écorce est détachée. Ces arbres, victimes des ouragans, venus malgré vent et marée, car pour eux le mot est juste, préparent l'âme au spectacle triste et bizarre des marais salins, et des dunes qui ressemblent à une mer figée. La maison, assez bien bâtie, en chaînes de granit dont les intervalles sont remplis de pierres schisteuses et de mortier, est sans aucune architecture. Elle offre à l'œil sa muraille régulièrement percée par les baies des fenêtres, les fenêtres sont à petites vitres au premier étage, et au rez-de-chaussée en vieux vitrages enchâssés dans leurs réseaux de plomb. Au-dessus du premier sont des greniers qui s'étendent sous un énorme toit élevé, pointu, à deux pignons, et qui a deux grandes lucarnes en pierre sur chaque face; mais sous le triangle de chaque pignon est une croisée en pierre. Une façade de la maison regarde le chemin de Guérande et l'autre les marais salins. Un ruisseau s'échappe par une ouverture de la muraille que longe le chemin du Croisic et le traverse et va se perdre dans les sables ou dans le petit lac d'eau salée cerclé par les dunes et produit par l'irruption d'un bras de mer. Une route de quelques toises pratiquée dans cette marge, la dernière du terrain cultivable, conduit du chemin à cette maison. On y entre par une grande porte et la cour est entourée de bâtimens ruraux assez modestes qui sont une écurie, une remise, une maison de jardinier auprès de laquelle est une basse cour avec ses dépendances, mais sans doute plus à l'usage du concierge que du maître. Les toits gri-âtres de cette maison s'harmonisent admirablement avec le paysage qu'elle domine. Son parc est l'oasis de ce désert à l'entrée duquel le voyageur trouve une hutte en boue où veillent les douaniers. Cette maison sans terres ou dont les terres sont situées sur le territoire de Guérande a dans les marais un revenu de dix mille livres de rentes et [illegible]

Nouvelle scène de la vie privée

À Béatrix, cette figure tout idéale, la reine des fantaisies du poète, élue entre toutes, consacrée par les larmes, déifiée par le souvenir, rajeunie par des désirs inexaucés

Les Touches

Mesdames, par un temps pur,

ACTE DE NAISSANCE DE HONORÉ BALZAC.

Fac-simile du Registre de l'état civil de la ville de Tours, d'après une photographie de M. Eugène Chauvigné.

Aujourd'huy Deux Prairial an sept de la République française
A été présenté Devant moy Pierre Jacques Duvivier officier public soussigné
un Enfant Mâle par le C[en] Bernard françois Balzac propriétaire demeurant
en cette Commune rue de l'armée d'italie section du Chardonnet N° 25 Lequel
m'a déclaré que Ledit Enfant s'appelle Honoré Balzac né d'hier à onze
heures du matin au domicile du déclarant, qu'il est son fils et celui de C[enne]

2 Prairial

Honoré Balzac

N. S. E.

anne charlotte Laure Sallambier son Epouse, mariés en la Commune de Paris
neuvième arrondissement Département de la Seine le onze Pluviôse an cinq
Ce qui a été fait en Présence des citoyennes Marie Hélène Bodin Epouse
de Marc Bodin employé à l'administration départementale d'Indre et Loire
Demeurant rue de la Caserne N° 13 faubourg de l'arsenal et Jeanne Rouillard
sage femme V[ve] de Jean Rougen Drapier Demeurant rue des Belles N° 8
section de la Belle fontaine, témoins majeurs et ... , Le déclarant et la
femme Bodin ont signé avec nous. La C[enne] Rougen a déclaré ne le savoir
de ce interpellée.

femme Bodon

Balzac

Duvivier off. p.

ACTE DE DÉCÈS DE HONORÉ DE BALZAC

Extrait du Registre des actes de décès du Ier arrondissement de Paris
Année 1850.

Du dix-neuf août mil huit cent cinquante, à midi et quart. Acte de décès de Honoré de Balzac, homme de lettres, chevalier de la Légion d'honneur, âgé de cinquante-un ans, marié à Ève, comtesse Rzewuska, propriétaire, âgée de quarante-sept ans, fils de Bernard-François de Balzac, décédé, et de Anne-Caroline-Laure Sallambier, sa veuve, le dit défunt né à [1] *, décédé en son domicile, rue Fortuné, n° 14, hier, à onze heures et demie du soir. Constaté par nous, maire, officier de l'état civil du Ier arrondissement de Paris, sur la déclaration de Eugène-Auguste-Georges-Louis Midy de la Greneraye Surville, ingénieur des ponts et chaussées, âgé de cinquante-huit ans, demeurant rue des Martyrs, n° 49, beau-frère du défunt, et de Alphonse Laurent-Jan, artiste peintre, âgé de quarante-un ans, demeurant rue Navarin, n° 12, lesquels ont signé avec nous, après lecture faite. Signé : Surville, Laurent-Jan et Foissac, adjoint.*

(1) L'acte de décès porte : « *Paris* ». La ville de Tours est actuellement en instance pour obtenir la rectification de cette erreur matérielle.





NOTES BIOGRAPHIQUES



Les lignes suivantes n'ont point la prétention d'être une biographie de Balzac; écrites en souvenir de notre glorieux compatriote, elles ont modestement pour but de réunir quelques notes rappelant son origine, sa vie et ses principales œuvres.

Nos renseignements ont été puisés dans les études de Gustave Desnoiresterres, Armand Baschet, Mme Surville, Théophile Gautier et Lamartine ; quelques-uns sont inédits et nous ont été directement communiqués par des personnes qui ont pu connaître d'une manière intime l'auteur de la *Comédie humaine.*

Honoré de Balzac est né à Tours, le 1er prairial, an VII de la République, dans une maison située rue de l'Armée-d'Italie et portant alors le numéro 25. Quelques mois plus tôt naissait dans la même maison un généreux bienfaiteur de la ville, James Cane, qui fut l'ami d'enfance de Balzac et aida, après la mort de ce dernier, à déterminer le lieu précis de sa naissance. Voici la note qu'il faisait insérer dans le *Journal d'Indre-et-Loire*, à la date du 25 août 1850 :

« M. Balzac-Sallambier, adjoint au maire de Tours et directeur des « vivres de la guerre, habitait rue de l'Armée-d'Italie, 25, la maison « appartenant à M. Damourette, ancien tailleur, portant aujourd'hui le « numéro 35 de la rue Nationale. C'est au rez-de-chaussée de cette « maison, présentement occupée par M. Guêche, tailleur, qu'est né « Honoré Balzac, ainsi que sa sœur, Mme Surville. Ce n'est que quelques « années après que M. Balzac fit l'acquisition de la maison où est né « Henri Balzac. Ce doit être à l'occasion de la naissance de ce second « fils qu'a été planté l'acacia dont il est fait mention au sujet d'Honoré. »

Au-dessus de la porte d'entrée du no 35, *actuellement no 39 de la rue Nationale,* existe une plaque de marbre sur laquelle on lit :

HONORÉ DE BALZAC
EST NÉ EN CETTE MAISON
LE 1er PRAIRIAL, AN VII
(20 MAI 1799)
MORT A PARIS LE 20 AOUT 1850

Cette plaque commémorative a été posée aux frais de M. James

Cane, par les soins de M. Brun, préfet d'Indre-et-Loire, et de M. Ernest Mame, maire de Tours.

Bernard-François Balzac, père d'Honoré, était originaire de Montirat (Tarn). Né en 1746, il était devenu, sous Louis XVI, avocat au Conseil. Pendant la période révolutionnaire, grâce à l'appui d'un conventionnel influent, il fut envoyé dans le Nord pour y organiser le service des vivres de l'armée, et c'est ainsi qu'il entra dans l'administration de la guerre. A l'âge de quarante-cinq ans, comme il était encore célibataire et ne comptait plus se marier, il se décida à placer une partie de sa fortune en viager, moitié sur le Grand-Livre, moitié sur la Caisse Lafarge qu'on fondait alors, et dont il devint un des plus forts actionnaires. (En 1829, quand il mourut par accident, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, il touchait 12,000 francs d'intérêts). Balzac père était chargé des subsistances de la 22e division militaire, ayant pour siège Tours, lorsqu'il épousa, à Paris, le 30 janvier 1797, Anne-Charlotte-Laure Sallambier, jeune femme, belle et riche, fille de l'un de ses chefs, en même temps directeur des hôpitaux : il avait alors cinquante et un ans. Peu de temps après le mariage, le nouveau ménage vint s'installer à Tours et y occupa d'abord le rez-de-chaussée et l'entresol du numéro 25, rue de l'Armée-d'Italie, où naquit Honoré. Puis M. et Mme Balzac achetèrent et habitèrent un hôtel (ancien 29 de la rue de l'Armée-d'Italie, aujourd'hui 53 *bis* de la rue Nationale). Cet hôtel est présentement occupé par l'imprimerie Juliot; on a cru longtemps, et à tort, qu'Honoré y avait reçu le jour.

La famille Balzac est restée à Tours environ dix-sept ans, période pendant laquelle le père a rempli avec distinction et dévouement les fonctions de deuxième adjoint au maire (de 1804 à 1808), et celle d'administrateur de l'Hospice général (de 1804 à 1812).

Mme Surville, dans sa biographie de Balzac, a donné quelques renseignements intimes sur ses parents. Au moral, elle les représente ainsi : son père était d'une originalité devenue proverbiale à Tours; cette originalité se manifestait aussi bien dans ses discours que dans ses actes; sa mémoire, son esprit d'observation et de répartie n'étaient pas moins remarquables. Il tenait à la fois de Montaigne, de Rabelais et de l'oncle Toby, par sa philosophie, son originalité et sa bonté. Comme l'oncle Toby, il avait aussi une idée prédominante, la santé ; il s'arrangeait si bien de l'existence qu'il voulait vivre le plus longtemps possible.

Dans le cours de ses fonctions d'administrateur de l'Hospice et

d'adjoint au maire, il composa un certain nombre de brochures, dont le titre seul prouve surabondamment son excentricité. En voici trois exemples :

Histoire de la rage et moyen d'en préserver, comme autrefois, les hommes. — Dans ce singulier opuscule, l'auteur fait d'abord une description fantaisiste et extra-médicale de la rage; puis il explique que cette maladie est le résultat d'une augmentation considérable du nombre des chiens, et, par suite, du défaut de surveillance. Comme remède, il propose un projet de loi établissant une taxe sur ces animaux.

Mémoire sur deux grandes obligations à remplir par les Français. — Après avoir exalté les bienfaits de l'Empire, Balzac propose d'élever, à Paris, un monument immense « devant résister aux révolutions politiques et aux injures de tous les temps, comme les pyramides des Égyptiens, afin de perpétuer la grandeur du peuple français et faire éclater éternellement sa reconnaissance envers Napoléon Ier ».

Mémoire sur le scandaleux désordre causé par les jeunes filles trompées et abandonnées dans un absolu dénûment, et sur les moyens d'utiliser une portion de population perdue pour l'État et très funeste à l'ordre social. Opuscule de quelques pages, renfermant des données pratiques sur l'assistance publique envers les filles-mères.

Mme Balzac, douée d'une rare vivacité d'esprit et d'imagination, avait une activité infatigable, une grande fermeté de décision et, pour les siens, un dévouement sans bornes qu'elle témoignait plutôt par des actions que par des paroles.

De telles dispositions d'esprit, chez les parents d'Honoré, devaient assurément avoir une grande influence sur son caractère et sur l'originalité de son génie.

Il était l'aîné de deux sœurs et d'un frère; sa sœur cadette, Laurence, mariée à M. de Montzaigle, mourut jeune, au bout de cinq années de mariage; son frère, Henri, partit pour les colonies où il se maria et resta; enfin sa sœur, Laure, de deux ans plus jeune que lui, épousa, en mai 1820, M. Midy de la Greneraye-Surville, ingénieur des ponts et chaussées. Elle devint l'amie la plus chère et la plus dévouée de Balzac, au milieu de ses vicissitudes et de ses labeurs.

« A la naissance d'Honoré, dit Mme Surville, tout faisait prévoir « pour lui un bel avenir. La fortune de notre mère, celle de notre aïeule « maternelle, qui vint vivre avec sa fille dès qu'elle fut veuve, les émolu- « ments et les rentes viagères de mon père, composaient une grande « existence à notre famille. »

Balzac, comme l'indiquent les lettres N. P. E. — (nourri par étrangère) — inscrites en marge, sur le registre de l'état civil, fut confié, aussitôt après sa naissance, aux soins d'une nourrice qui le garda jusqu'à l'âge de quatre ans.

A cette occasion, Mme Surville explique que sa mère avait perdu son premier enfant en voulant l'allaiter. « On choisit donc pour le petit « Honoré une belle nourrice qui demeurait aux portes de la ville. » Et elle ajoute :

« C'était un charmant enfant; sa joyeuse humeur, sa bouche bien « dessinée et souriante, ses grands yeux bruns, à la fois brillants et doux, « son front élevé, sa riche chevelure noire le faisaient remarquer dans les « promenades où l'on nous conduisait tous les deux. »

Selon Mme Surville, ce bel enfant, doué au physique d'une santé excellente et au moral d'un esprit doux, aimant, sensible, parfois rêveur, devait avoir l'originalité, la mémoire, le goût d'observation et le jugement de son père, l'imagination, l'activité de sa mère, l'énergie et la bonté des deux. Sa vie nous a suffisamment donné la preuve qu'il possédait au plus haut point ces qualités diverses.

Le jeune Honoré, sorti des mains de sa nourrice et rentré dans la maison paternelle, fréquenta de bonne heure l'externat Leguay, considéré alors comme la meilleure maison d'éducation de la ville: il y fut envoyé jusqu'à l'âge de sept ans et ne s'y distingua d'aucune manière. Toutefois, il montrait déjà un goût spécial pour la lecture et pour certains amusements qui avaient le pouvoir d'exciter vivement son imagination ; c'est ainsi qu'il lisait avec passion toutes ces histoires plus ou moins fantastiques destinées aux enfants de son âge; il improvisait de petites comédies qui amusaient beaucoup ses sœurs ; il raclait aussi pendant des heures entières les cordes d'un petit violon de vingt-cinq sous, et sa physionomie radieuse prouvait qu'il croyait écouter des mélodies.

En quittant la pension Leguay, il fut conduit au collège de Vendôme, dirigé par les Oratoriens, et fort célèbre à cette époque. Honoré s'y fit bientôt remarquer par sa répugnance invincible à s'occuper d'aucun travail commandé. On ne pouvait rien tirer de lui, ni leçons ni devoirs. Il passait une partie de son temps en pénitence, soit en cellule, soit dans un bûcher où une fois il fut emprisonné pendant une semaine entière. Ses maîtres, par dérision, lui conférèrent le titre d'*inventeur de la plume à trois becs*, en raison des nombreux pensums dont il était continuellement accablé.

Sous cette apparence d'élève en rébellion contre ses professeurs et contre l'étude, Balzac se laissait dominer par sa passion pour la lecture. Favorisé d'ailleurs par la complicité tacite de son répétiteur, bibliothécaire du collège, qui lui laissait prendre à volonté des livres, au lieu de lui faire réciter ses leçons, il passait tout son temps à lire en cachette; comme conséquence, le cachot était devenu pour lui une sorte de privilège lui permettant de se livrer sans danger à son plaisir favori.

Le jeune collégien n'avait pas seulement l'amour des livres, il fut pris aussi du désir de composer des poëmes, et on pourra juger des dispositions de la muse en sa faveur par ce trop long vers placé au commencement d'une épopée sur les Incas et devenu célèbre parmi ses camarades :

O Inca ! ô roi infortuné et malheureux !

Il fut surnommé le *poëte*, en dérision de ses essais, mais les moqueries ne le corrigèrent pas.

Balzac resta sept années au collège de Vendôme. Le souvenir de ce temps lui inspira la première partie du livre *Louis Lambert.* Dans cette partie, Louis Lambert, son ami, est représenté comme un autre lui-même, double individualité à laquelle il donne le sobriquet de Pythagore et de Poète. Balzac y raconte sa vie de collège, ce qu'il y souffrit et y pensa; il parle également d'un *Traité de la volonté* qu'un de ses professeurs, le père Haugoult, confisqua et brûla sans le lire, dans sa colère de trouver cet essai de philosophie, au lieu des devoirs qu'il demandait.

Balzac regretta toujours la perte de cette première œuvre sommairement esquissée dans *Louis Lambert.*

Il avait quatorze ans quand M. Mareschal-Duplessis, principal du collège, écrivit à ses parents de venir en toute hâte le chercher. Il était tombé dans une sorte d'hébétude apparente qui inquiétait d'autant plus ses maîtres qu'ils n'en voyaient pas la cause. Comment, en effet, attribuer cet état morbide à des fatigues intellectuelles chez un élève considéré comme le plus paresseux du collège ? Et cependant, telles étaient les conséquences d'excès de lectures et d'efforts d'intelligence au-dessus des forces du jeune écolier.

Honoré, autrefois si robuste, était devenu maigre et chétif. Quand son père vint le chercher, il fut saisi d'une vive inquiétude en voyant les tristes changements survenus dans la santé de son fils. Toutefois le retour à la maison, le bien-être qu'il y retrouva, le grand air et le

contact bienfaisant de la famille, eurent sur lui une telle influence que la santé physique se rétablit promptement et l'apathie intellectuelle, rapportée du collège, se dissipa de même.

A ce moment commence, dans l'esprit de Balzac, une sorte de classement des innombrables notions acquises par la lecture et conservées par sa vaste mémoire; son intelligence s'allume, et il pressent déjà, dans l'avenir, le rayonnement de sa gloire.

« — Vous verrez, dit-il à ses sœurs, je serai célèbre un jour. »

Le mot lui valut leurs railleries, et, depuis ce jour, elles ne l'abordèrent plus qu'avec des marques d'un respect simulé, et elles se plurent à l'appeler *le Grand Balzac.*

Balzac avait quitté le collège de Vendôme dans le cours de sa seconde; peu de temps après son retour, il entra comme externe au collége de Tours, alors dirigé par M. Chrétien; il y redoubla sa troisième.

A la fin de 1814, M. Balzac père était appelé à Paris, à la direction des vivres de la première division militaire. Honoré acheva ses études chez M. Lepitre, rue Saint-Louis, où il retrouva Sautelet, son ancien condisciple du collège de Vendôme, et chez MM. Sganzer et Beuzelin, rue de Thorigny, au Marais, où demeurait sa famille.

Il ne montra pas plus d'aptitudes dans ces deux institutions que dans les précédentes, et il termina ainsi ses classes en 1816; il avait alors dix-sept ans et demi.

A cette époque, Balzac, malgré la vivacité incessante de son esprit, ne laissait encore rien entrevoir de sa haute intelligence et de son génie futur.

Mme Surville le dépeint alors comme parlant beaucoup, s'amusant de niaiseries, ainsi que les enfants, et ayant une bonhomie et parfois des naïvetés qui le rendaient souvent dupe des autres personnes.

Son père exigea qu'il fît son droit et que, pendant les trois années de son cours, il restât successivement attaché à l'étude d'un avoué et à celle d'un notaire.

Entré dans l'étude de Me Merville, que Scribe venait de quitter, il y passa dix-huit mois; il fut ensuite admis chez Me Passez, notaire, où il fit un stage d'égale durée.

Quoique fort occupé par la préparation de ses examens et les travaux dont le chargeaient ses patrons, Honoré, grâce à son activité, à sa mémoire et à sa facilité de travail, trouvait encore du temps pour des distractions diverses. Ainsi les jeux et le bal ne lui étaient point indif-

férents. Cependant, depuis le jour où, malgré les leçons qu'il recevait d'un maître de danse de l'Opéra, il s'était laissé choir malencontreusement, il cessa cet exercice, tant l'hilarité féminine causée par sa chute lui était restée sur le cœur.

A vingt et un ans — (1820) — il avait terminé son droit et passé ses examens. Le moment était venu pour Honoré de penser à son avenir et de choisir une carrière. Son père, qui rêvait pour lui la succession du notaire Passez, avec lequel il s'était entendu au préalable, se décida à lui communiquer son projet.

La stupéfaction du fils fut grande à cette révélation. Honoré déclara nettement que sa vocation le portait du côté des lettres. Après une vive discussion, et malgré toutes les observations de ses parents, il demeura inébranlable dans sa détermination. Son père en fut très contrarié, d'autant mieux qu'Honoré n'avait encore donné jusque-là aucune preuve de talent littéraire; d'ailleurs M. Balzac venait d'être mis à la retraite et de subir des pertes d'argent assez considérables. Enfin la famille allait bientôt quitter Paris et habiter à la campagne.

En présence de l'invincible obstination d'Honoré, il fut convenu de part et d'autre qu'il serait laissé seul à Paris, et que deux années seulement lui seraient accordées pour faire ses essais et ses preuves dans son nouveau métier de littérateur.

On lui loua une mansarde, rue Lesdiguières, 7, près de l'Arsenal, et on lui accorda une pension suffisant à peine aux plus stricts besoins, dans l'espoir qu'un peu de *vache enragée* le rendrait plus sage. Une vieille femme, attachée depuis vingt ans au service de la famille, était chargée de veiller sur lui. C'est cette femme qu'il appelle, dans ses lettres, l'*Iris messagère.*

La transition subite du bien-être de la famille à la solitude d'un grenier, où beaucoup de choses lui manquaient, lui parut assurément bien dure au début. Cependant il ne s'en plaignit pas, et se consola en pensant qu'il allait désormais pouvoir essayer à son aise du métier si ardemment souhaité.

C'est alors que commence avec sa sœur, Mme Surville, une correspondance très intéressante que nous voudrions reproduire ici, mais qui, malheureusement, ne saurait entrer dans le cadre de notre travail.

Balzac, livré à lui-même, se mit à la tâche avec courage; il travaillait la nuit et passait le jour dans la bibliothèque voisine, la seule qu'il n'eût point encore fréquentée. Ses débuts sont des ébauches d'opéras-comiques,

des plans de comédies, de drames et de romans, dont voici quelques titres : *Stella, Coqsigrue, les Deux Philosophes.*

Il avait conçu le projet de faire une tragédie intitulée « *Cromwell* ». Cette tragédie devait être présentée à son père comme épreuve décisive de ses aptitudes littéraires; aussi y travailla-t-il avec beaucoup d'ardeur. Malgré tous ses efforts, l'œuvre, soumise à l'appréciation de personnes compétentes, fut jugée absolument mauvaise, et l'auteur fut invité à faire quoi que ce soit, excepté de la littérature. Cet échec n'abattit pas son courage et il se contenta de répondre : « Les tragédies ne sont pas mon fait, voilà tout. »

Le séjour de la mansarde, où il habitait depuis quinze mois, l'avait tellement amaigri que sa mère ne voulut pas qu'il y restât plus longtemps, et elle le reprit auprès d'elle pour lui donner les soins dont il avait besoin.

Balzac, revenu au foyer paternel, y resta cinq années, pendant lesquelles il écrivit plus de quarante volumes. Tous ces ouvrages, qu'il considérait comme imparfaits, furent publiés sous des pseudonymes différents, et il ne voulut jamais s'en reconnaître l'auteur. Il est vrai qu'ils ne contenaient pas encore les germes de son talent; mais les progrès étaient si marqués d'un ouvrage à l'autre que Balzac eût pu signer les derniers sans faire tort à sa réputation à venir; il avait d'ailleurs réussi à se faire imprimer et à se faire lire avec assez de faveur.

Ses premiers romans ont été publiés sous les noms de lord R'hoone, anagramme d'Honoré, de Saint-Aubin; ils avaient pour titres : *Argon le Pirate*, la *Dernière Fée*, le *Sorcier*, l'*Israélite*, *Jane la pâle*, le *Vicaire des Ardennes*, *Jean-Louis*, l'*Héritière de Berague*, les *Deux Hector*, le *Centenaire*, *Charles Pointel*, le *Tartare*, *Clotilde de Lusignan*, etc., etc.

Malgré ce commencement de succès, Balzac s'aperçut avec peine que ses romans non seulement ne le faisaient pas riche, mais encore qu'ils ne suffisaient même pas à lui procurer le nécessaire.

C'est pourquoi il résolut de tenter des spéculations, qui seules pouvaient lui donner la liberté et la fortune. On était en 1823, et il avait alors près de vingt-cinq ans. Ici se place le commencement des désastres qui décidèrent des malheurs de sa vie.

Poussé par un spéculateur, avec lequel il s'était lié pendant ses voyages à Paris, il entreprit d'éditer des livres, et le premier il eut l'idée des éditions compactes qui, depuis, enrichirent la librairie. Il

publia en un volume les œuvres complètes de Molière, puis celles de La Fontaine. Mais, par suite du mauvais vouloir des libraires, il ne réussit pas, et, au lieu de gagner de l'argent dans cette affaire, il n'en retira qu'une dette.

Peu après il trouvait l'occasion d'acheter avantageusement une imprimerie rue des Marais-Saint-Germain, nº 17; il en profita, s'adjoignit un associé, et fit consentir son père à lui donner les fonds nécessaires à son commerce.

Ayant rencontré une nouvelle occasion qui lui permettait de réunir une fonderie de caractères à son imprimerie, Balzac y vit un si grand avantage qu'il n'hésita pas à s'en rendre acquéreur.

Les deux entreprises réunies devaient entraîner des charges pécuniaires assez lourdes; pour y pourvoir il avait compté soit sur un prêt, soit sur un troisième associé. Toutes ses recherches demeurèrent infructueuses, et bientôt il se vit à la veille de la faillite. Son père comprit la gravité des circonstances et vint à son secours; mais, craignant que sa propre ruine ne suivît celle de son fils, il lui refusa désormais tout subside.

Balzac, malgré les espérances d'une prospérité prévue, fut obligé de vendre à vil prix son matériel, et d'abandonner ainsi — (1827) — une spéculation qui bientôt devait faire la fortune de ses successeurs : MM. Laurent et Deberny, acquéreurs de la fonderie de caractères, y gagnèrent plus de six cent mille francs.

La liquidation avait été insuffisante pour solder les dettes exigibles; ce fut sa mère qui fit l'indispensable.

Honoré, âgé de vingt-neuf ans, se retirait de l'imprimerie chargé de nombreuses obligations, et n'ayant plus que sa plume pour y satisfaire.

A ce moment, son père et sa mère avaient quitté la campagne pour aller vivre auprès de leur fille, Mme Surville; celle-ci, mariée en 1820, avait d'abord habité Bayeux, et elle résidait alors à Versailles, où son mari remplissait les fonctions d'ingénieur du département de Seine-et-Oise.

En sortant de l'imprimerie, Balzac louait une chambre rue de Tournon, 2, et commençait sa vie littéraire au milieu d'angoisses plus grandes encore que celles qu'il avait éprouvées rue des Marais-Saint-Germain. Déçu dans ses espérances commerciales, obligé de lutter contre les difficultés matérielles de la vie et sans cesse tourmenté par ses obligations pécuniaires, il n'avait pas à compter sur cette tranquillité morale, si nécessaire cependant à son cœur et à son esprit. D'ailleurs,

son génie méconnu avait cruellement à souffrir des mauvaises dispositions de ses amis, qui ne virent longtemps en Balzac qu'un auteur de romans médiocre et sans avenir.

Le Dernier Chouan — (1827) — est le premier ouvrage signé de son nom.

Ce roman, qu'il remania plus tard, eut l'avantage d'attirer l'attention du public et la bienveillance de la presse. Encouragé par le succès, il se remit avec ardeur au travail et écrivit *Catherine de Médicis*.

Balzac voulait alors, suivant l'exemple de Walter Scott, faire l'histoire des mœurs de sa nation, en la prenant à ses phases principales; mais il abandonna bientôt ce projet pour se borner à peindre les mœurs de son temps, dont il voulait plus tard écrire l'histoire.

Il donna pour titre à ses œuvres : *Études de mœurs*, et il les divisa en séries ou scènes (Scènes de la vie privée, — Scènes de la vie de campagne, — Scènes de la vie de province), etc., etc.

« Ce ne fut, dit Mme Surville, que vers 1833, lors de la publication « de son *Médecin de campagne*, qu'il pensa à relier tous ses personnages « pour en former une société complète. Le jour où il fut illuminé de « cette idée fut un beau jour pour lui.

« Il part de la rue Cassini, où il alla demeurer en quittant la rue de « Tournon, et accourt au faubourg Poissonnière que j'habitais alors.

« — Saluez-moi, nous dit-il joyeusement, car je suis tout bonnement « en train de devenir un génie! — Il nous déroula alors son plan, qui « l'effrayait bien un peu; quelque vaste que fût son cerveau, il fallait du « temps pour y emmagasiner ce plan-là.

« — Que ce sera beau, si je réussis! disait-il en se promenant par le « salon; il ne pouvait tenir en place; la joie resplendissait sur tous ses « traits. — Comme je me laisserai tranquillement traiter de *faiseur de « nouvelles* à présent, tout en taillant mes pierres! Je me réjouis d'avance « de l'étonnement des myopes, quand ils verront le grand édifice qu'elles « formeront! »

Telle a été l'origine de la grande conception qui devait un jour illustrer Balzac, et qui lui fit produire plus de cent ouvrages, dont la réunion, en édition compacte, reçut plus tard, de l'auteur, le nom de *Comédie humaine*.

Nous donnerons, en terminant, la liste de ces ouvrages, suivant l'ordre chronologique de leur apparition; nous rappellerons également ceux que Balzac avait conçus, pour compléter son œuvre, et que sa mort prématurée ne lui permit pas de mettre au jour.

Jusqu'en 1836, la situation pécuniaire de Balzac fut des plus critiques. Obligé, pour vivre et pour payer ses dettes, de recourir à l'expédient des billets, dont les échéances lui causaient une inquiétude perpétuelle, il n'avait d'autres ressources, pour y faire honneur, que le produit très éventuel de ses œuvres.

Victime d'usuriers sans vergogne, il voyait avec effroi les escomptes des prêteurs et les intérêts cumulés des obligations principales aggraver, chaque jour, ses charges et ses difficultés.

De temps à autre, les exigences des créanciers lui imposaient un surcroît de travail au-dessus des forces humaines, et ainsi s'explique la production vraiment extraordinaire de certaines années, qui furent celles où ses engagements lui firent souffrir les plus dures épreuves.

« — Après tant de travaux, disait-il souvent à sa sœur, quand donc « aurai-je un sou à moi ?... Je le ferai certainement encadrer, car il fera « à lui seul l'histoire de ma vie. »

De 1832 à 1840, Balzac fit de nombreux voyages, soit pour chercher la solitude nécessaire à ses travaux, soit pour choisir des sites et étudier les lieux qui devaient figurer dans la composition de ses romans [1].

C'est à Saché, petit bourg situé à sept lieues de Tours, au château de M. de Margonne, ami de sa famille, qu'il écrivit, entre autres ouvrages : *Louis Lambert*, le *Lys dans la vallée*, la *Recherche de l'Absolu.*

Le séjour de Balzac au château de Saché nous procure l'occasion de produire ici certains renseignements assez curieux pour mériter d'être signalés.

Nous tenons ces renseignements d'un ancien serviteur de M. de Margonne, et nous pensons d'ailleurs qu'il n'est pas sans intérêt de faire connaître l'impression laissée dans le souvenir de ce brave homme par l'illustre romancier.

« — M. de Balzac, nous disait-il, racontait des histoires si intéres« santes, que tout le monde, maîtres et domestiques, s'oubliaient pour « l'écouter (*sic*). »

D'ordinaire, à Saché, il se levait de bonne heure et s'en allait soit par le bourg, soit à travers la campagne, s'adressant à tel ou tel, l'interrogeant et se renseignant sur ses affaires personnelles, sur celles de ses voisins ou sur celles de la commune. Il restait ainsi errant, le matin,

1. A l'étranger, il voyagea principalement en Allemagne, en Italie et en Russie; il alla à Dresde, à Dantzick, à Vienne, à Milan, à Florence, à Naples et à Rome. Son premier voyage en Russie date de 1840; il y retourna au mois de septembre 1847, atteint déjà de la maladie du cœur qui devait causer sa mort, et il revint en France le 23 février 1848.

jusqu'au déjeuner, et pendant ce repas, ou pendant le dîner, il tenait les convives sous le charme d'une causerie dont il avait trouvé le thème dans sa promenade matinale.

Parfois Balzac se renfermait dans sa chambre et y restait plusieurs jours. C'est alors que, plongé dans une sorte d'extase, et armé d'une plume de corbeau, il écrivait nuit et jour, s'abstenant de nourriture et se contentant de décoctions de café qu'il préparait lui-même.

Très inégal dans la manière de se vêtir, tantôt il se présentait au château mis avec recherche et même avec un certain luxe; d'autres fois, au contraire, ses vêtements indiquaient sinon la misère, du moins une gêne pécuniaire très prononcée.

Balzac avait un goût particulier pour la contradiction; aussi, quand il prenait part à une discussion politique ou autre, se plaisait-il à soutenir systématiquement une opinion contraire à celle de son interlocuteur. Toujours assez habile pour triompher de ce dernier, il n'était satisfait que quand il avait réduit son adversaire aux seules extrémités du dépit ou de la colère.

La personne qui nous a renseigné ajoute que Balzac ne pouvait demeurer longtemps dans le même lieu. Ce besoin de changement était chez lui si prononcé, que souvent ni ses parents ni ses amis ne connaissaient sa résidence essentiellement temporaire. C'est ainsi qu'il fut impossible de le trouver lorsqu'on l'appela pour faire son service dans la garde nationale.

Balzac se rendit fréquemment à Angoulême, dans une famille avec laquelle il s'était lié en 1826.

Au mois de septembre 1832 il était en Savoie, — à Aix, — et, se trouvant si près de l'Italie, il eut l'idée de faire un voyage dans ce pays; mais, en présence de frais qu'il ne pouvait s'imposer, il fut obligé de renoncer à satisfaire son désir, et il revint à Angoulême, où il acheva la *Femme abandonnée;* il y écrivit aussi la *Grenadière,* le *Message*, et y commença le *Médecin de campagne,* qu'il termina rue Cassini, à son retour. *Gobseck* et la *Peau de chagrin* ont été composés rue Cassini, où il habitait depuis 1830.

Malgré les préoccupations toutes littéraires de son esprit, Balzac avait une idée fixe, née des difficultés de sa situation, l'idée d'arriver à la fortune. Ce sentiment, justifié d'ailleurs par le désir de procurer à sa mère un bien-être matériel et à lui-même la tranquillité morale nécessaire à ses travaux, fut la cause d'un voyage qu'il fit en Sardaigne en 1833.

Lisant un jour Tacite, et voyant que les Romains avaient exploité jadis en Sardaigne des mines d'argent, il fait la réflexion suivante :

« Il est de toute évidence que les Romains, peu versés dans l'art de « la chimie, n'ont dû scorifier que médiocrement les mines; on peut « donc à coup sûr tenter une nouvelle exploitation, et celle-ci sera « bientôt la source de grandes richesses. »

Dominé par une idée qui lui offre de si belles espérances, Balzac se procure à la hâte quelque argent et s'embarque à Marseille le 20 mars 1833.

Son voyage fut plein de péripéties, que nous voudrions pouvoir raconter, et « il eut la chance, selon son expression, de rencontrer de « vrais brigands ».

« Ils sont assez bons diables en dehors de leur industrie, disait-il au « retour; ils m'ont renseigné sur tout ce que je voulais savoir. Ces « gens-là toisent joliment le pays et les gens; ils ont si bien vu que je « n'étais pas pour eux un client, que je crois, Dieu me pardonne, qu'ils « m'auraient plutôt prêté de l'argent que de m'en demander. »

Il revint par la Corse, et, arrivé à Bastia sans un sou, il se présenta à la jeunesse, qui le reçut avec enthousiasme : tous avaient déjà lu ses livres et étaient heureux de le voir.

Balzac connaissait dans la ville un inspecteur des finances, auprès duquel il se rendit; il y reçut l'hospitalité la plus cordiale. C'est chez ce dernier qu'il gagna au jeu l'argent nécessaire à son retour en France.

Dès son arrivée, il remettait aux chimistes les échantillons rapportés des mines, et il acquérait bientôt la preuve que le minerai renfermait encore beaucoup de métal.

Malheureusement, dans cette nouvelle occasion, la fortune, qu'il avait pour la troisième fois la chance de rencontrer, devait encore lui faire défaut pour passer dans des mains étrangères.

Ne pouvant, à cause de sa situation pécuniaire, réaliser de suite son projet, il attendit une année pour se rendre en Piémont et demander la concession des mines.

Quand il fit ce voyage, il était trop tard.

Le capitaine génois, qui l'avait transporté en Sardaigne, l'avait devancé. Instruit par Balzac des motifs de son voyage, le capitaine avait trouvé l'idée si bonne qu'il s'était hâté de solliciter, à son profit, l'autorisation d'exploiter les mines.

Malgré cet abus de confiance, Balzac ne se déconcerta pas, et il se

remit, sans découragement, à chercher la fortune que la nature expansive de son caractère venait de lui faire perdre.

Nous pourrions citer bien d'autres projets sortis de son esprit inventif ou conçus par son imagination féconde, sous l'influence du désir d'arriver à la fortune. Nous nous contenterons d'en mentionner quelques-uns, entre autres la solution du vieux problème du mouvement perpétuel, à l'occasion de laquelle il se tortura le cerveau pendant plus de deux mois; un jour, il crut sincèrement l'avoir trouvée et bondit de joie, en s'écriant, comme Archimède : Εὕρηκα; mais, après avoir étudié plus scrupuleusement son système, il y reconnut un vice capital; c'est à cette occasion qu'il écrivait à un ami :

« — N'y comptez plus, il manque deux chevaux à la machine. »

Une autre fois il se disposait à cultiver les ananas dans sa propriété des Jardies : tous comptes faits, cette excellente spéculation rapporterait indubitablement deux cent mille livres de rentes; par malheur il avait oublié que ces fruits exotiques ne peuvent mûrir sous notre soleil.

Il se livrait aussi à des combinaisons mathématiques on ne peut plus savantes, avec l'espoir d'en trouver une au moyen de laquelle il ferait sauter les banques de Bade et de Hombourg.

La dernière fantaisie de ce genre fut d'aller en Corse cultiver l'opium.

Balzac élaborait avec un soin extrême tous ces plans plus ou moins bizarres; souvent même il devenait impossible de ne pas partager ses illusions, tant était puissante la force persuasive de son raisonnement.

Parfois, aux conceptions les plus chimériques, succédaient, dans son esprit, d'heureux projets qui l'eussent conduit avec certitude au résultat désiré, si la fortune ne lui avait pas toujours été fatalement contraire. Ainsi il eut l'idée de fonder un journal, ou une revue périodique : le *Feuilleton littéraire*, la *Chronique de Paris* [1] et la *Revue parisienne* furent créés successivement; mais, malgré la valeur des articles, malgré l'autorité du rédacteur en chef, malgré la compétence de ses collaborateurs, parmi lesquels figuraient Théophile Gautier, Charles de Bernard, Méry, Gustave Planche, etc., ces trois feuilles tombèrent, l'une après l'autre, faute d'argent et d'abonnés.

Le voyage en Sardaigne ne fut pas le seul que Balzac fit en 1833; il alla encore en Suisse, et en rapporta, comme il le dit dans une lettre à sa sœur, l'idée d'un beau livre : *Séraphita*.

La publication de cet ouvrage devait lui occasionner de nouveaux et

1. C'est dans la *Chronique de Paris* que parurent le *Cabinet des antiques*, *Ecce homo*, l'*Interdiction* et la *Perle brisée*.

sérieux ennuis; la détresse des premières années littéraires allait même momentanément revenir et remplacer l'aisance dont il jouissait depuis quelque temps.

Pendant que *Séraphita* paraissait dans la *Revue des Deux Mondes*, l'auteur apprend de Saint-Pétersbourg qu'on y reproduit en entier l'ouvrage, tandis qu'à Paris ce dernier n'est encore arrivé qu'à la moitié de sa publication; il est en outre informé que ce fait est le résultat d'ordres donnés par le directeur de la *Revue*.

Balzac, qui n'a pas été consulté, déclare qu'il va faire constater juridiquement la propriété de son œuvre et poursuivre en conséquence.

Une action est intentée aussitôt à la *Revue*, et, dans le cours du procès, plusieurs confrères font défection et prennent parti contre l'auteur de *Séraphita;* celui-ci obtient toutefois gain de cause, mais, en même temps, il se fait beaucoup d'ennemis et la *Revue* lui ferme désormais ses colonnes.

A l'occasion de ce procès il se mit à composer le livre intitulé : *Illusions perdues*, et cette critique amère des feuilletonistes lui valut des haines littéraires que sa mort même ne put entièrement faire disparaître.

On était en 1834 quand Balzac quitta la rue Cassini pour aller demeurer à Chaillot, rue des Batailles, sa dernière résidence, avant d'habiter les Jardies. Il achevait alors le *Père Goriot*, corrigeait la *Recherche de l'absolu*, et il avait la satisfaction de voir son *Médecin de campagne*, paru en 1833, passer à la seconde édition.

Jusqu'à cette époque l'auteur de la *Comédie humaine* n'avait encore trouvé dans la vie matérielle que des embarras pécuniaires plus ou moins sérieux, ou les faibles ressources d'une aisance absolument précaire; toutefois, au point de vue moral, les efforts héroïques de son intelligence et de sa volonté commençaient à produire les résultats si ardemment souhaités; il lui était en effet permis de voir son nom grandir chaque jour dans l'opinion publique et ses œuvres obtenir un accueil mérité par leur valeur.

Assurément Balzac avait besoin de cette encourageante excitation de son amour-propre pour lui faire supporter, sans faiblesse, les difficultés persistantes de sa situation et lui donner la force de lutter contre d'inévitables ennemis, jaloux de son génie et de sa réputation croissante.

Mme Surville, au sujet des ennemis de son frère, s'exprime ainsi :

« Les attaques contre mon frère redoublaient au lieu de s'apaiser, et

« les critiques, ne pouvant se répéter, changèrent leurs batteries et « l'accusèrent d'immoralité ; c'était le meilleur moyen de lui faire du « tort et de lui aliéner le public, qui s'effraya et s'indigna contre l'auteur « de la *Comédie humaine*. Ses œuvres furent défendues en Espagne, en « Italie, notamment à Rome.....

« Ces accusations furent très funestes à mon frère; elles le chagri« nèrent profondément et, par moments, le décourageaient. »

Quant à Balzac, il répondait à ses détracteurs en disant :

« On s'obstine à nier l'ensemble de mon œuvre pour en déchirer à « belles dents les détails ; mes critiques pudibonds se voilent la face « devant certains personnages de la *Comédie humaine*, malheureuse« ment aussi vrais que les autres, et qui font repoussoir dans ce vaste « tableau des mœurs de notre époque ; il y a des vices dans notre temps « comme dans tous les autres ; voudraient-ils, au nom de l'innocence, « m'obliger à vouer au blanc les deux ou trois mille personnages qui « figurent dans la *Comédie humaine?* Je voudrais bien les voir à « l'œuvre. Je n'invente pas les Marneffe mâle et femelle, les Hulot, les « Philippe Brideau, que chacun coudoie dans notre vieille civilisation. « J'écris pour les hommes et non pour les jeunes filles ! Qu'ils citent « donc les pages où la religion et la famille sont attaquées ! Ces injus« tices soulèvent le cœur et attristent l'âme ! »

C'est pendant son séjour à Chaillot, rue des Batailles, que Balzac se mit à rechercher le luxe extérieur dont il avait fait, jusque-là, et pour cause, fort peu de cas.

Théophile Gautier parle ainsi de ce séjour :

« Il occupait alors une maison d'où l'on découvrait une vue admi« rable, le cours de la Seine, le Champ-de-Mars, l'École militaire, le « dôme des Invalides, une grande portion de Paris et plus loin les « coteaux de Meudon. Il s'était arrangé là un intérieur assez luxueux, « car il savait qu'à Paris on ne croit guère au talent pauvre, et que le « *paraître* y amène souvent l'*être*. C'est à cette période que se rapportent « ses velléités d'élégance et de dandysme, le fameux habit bleu à boutons « d'or massif, la massue à pommeau de turquoises, les apparitions aux « Bouffes et à l'Opéra, et les visites plus fréquentes dans le monde où « sa verve étincelante le faisait rechercher, visites utiles d'ailleurs, car « il y rencontra plus d'un modèle. Il n'était pas facile de pénétrer dans « cette maison, mieux gardée que le jardin des Hespérides. Deux ou « trois mots de passe étaient exigés. Balzac, de peur qu'ils ne s'ébrui« tassent, les changeait souvent. Nous nous souvenons de ceux-ci : au

« portier l'on disait : « *La saison des prunes est arrivée* », et il vous « laissait franchir le seuil; au domestique accouru sur l'escalier, au son « de la cloche, il fallait murmurer : « *J'apporte des dentelles de Bel-* « *gique* », et si vous assuriez au valet de chambre que « *Madame Ber-* « *trand était en bonne santé* », on vous introduisait enfin.

« Ces enfantillages amusaient beaucoup Balzac; ils étaient peut-être « nécessaires pour écarter les fâcheux et d'autres visiteurs plus désa- « gréables encore. »

Dans la *Fille aux yeux d'or*, Balzac décrit avec la plus scrupuleuse fidélité son salon, dont il avait fait une sorte de boudoir meublé et arrangé avec beaucoup de luxe.

« Nous nous souvenons, dit Théophile Gautier, d'avoir vu là une « magnifique esquisse de Louis Boulanger, d'après le bas-relief de Léda « et du Cygne attribué à Michel-Ange. C'était le seul tableau du « boudoir, car l'auteur de la *Comédie humaine* n'avait pas encore le goût « de la peinture et des curiosités qui lui vint ensuite, et son luxe d'alors « cherchait plutôt la richesse que l'art. Son peintre était Girodet. « Quelques-unes de ses premières nouvelles portent des traces de cette « admiration arriérée qui lui valait de notre part des plaisanteries qu'il « acceptait de bonne grâce. »

Parmi les conceptions chimériques et bizarres de Balzac, il en est une qui se rattache à la même époque. Il avait imaginé le projet de former, avec un certain nombre d'amis, une association secrète qui, sous le titre d'*Association du Cheval rouge,* avait pour but de vanter, prôner par des articles, des réclames et des conversations, celui des membres qui venait de faire paraître un livre ou de jouer un drame. Cette sorte de franc-maçonnerie promettait, selon Balzac, les plus belles espérances, et devait donner les meilleurs résultats. Cependant, après quatre ou cinq réunions, le *Cheval rouge* cessa d'exister, sans avoir pu justifier la prévision d'aucune de ses brillantes destinées.

En quittant la rue des Batailles, Balzac venait habiter à Ville-d'Avray la propriété des Jardies, qu'il avait achetée dans l'intention honorable de constituer un gage à sa mère.

Qu'on se figure une petite maison, moitié cottage, moitié chalet, se dressant au milieu d'un terrain en pente et d'apparence glaiseuse, où il n'existe qu'un seul arbre, et on aura une idée des Jardies.

« Balzac essaya d'enclore cette propriété de murs, qui devinrent « fameux par leur obstination à s'écrouler ou à glisser tout d'une pièce « sur l'escarpement trop abrupt, et il rêvait pour cet endroit privilégié

« du ciel les cultures les plus fabuleuses et les plus exotiques. » (Th. Gautier.)

Nous avons déjà parlé de son projet imaginaire d'y cultiver des ananas et de réaliser promptement une belle fortune à l'aide de ce moyen.

Gustave Desnoiresterres raconte au sujet des Jardies une curieuse histoire :

« C'était, dit-il, une singulière maison que sa maison des Jardies, « car il faut bien parler de ce château de haute folie, qui coûta « quatre-vingt mille francs et fut vendu seize mille.

« M. de Balzac ne voulut s'en rapporter qu'à lui pour l'édification de « sa villa. Il s'en fit l'architecte de son autorité privée. Donc, l'illustre « romancier se constitue maçon, et laisse un moment la plume pour « l'équerre et le compas. Les murs se dressent à vue d'œil devant le « nouvel Amphion; la maison se fait, la maison est faite. Que vous « dirai-je ? il n'y a plus qu'à l'habiter; mais il faut les meubles. Le « tapissier est mandé; l'on convient de l'ameublement du salon, la salle « à manger sera disposée de telle sorte, le cabinet de travail de telle « autre.

« — Maintenant, dit le marchand, voyons la chambre à coucher.

« — La chambre à coucher ? fit M. de Balzac. Ah ! diable ! Eh bien ! « voilà qui est joli !

« — Quoi donc ? demanda le tapissier.

« — J'ai oublié l'escalier ! reprend le romancier.

« En effet, M. de Balzac, dans ses plans, avait oublié l'escalier, qu'on « dut remplacer par une échelle de meunier. Plus tard, on allongea « la bâtisse de l'étendue de deux croisées, pour réparer cette légère « omission. »

Les magnificences des Jardies, dit Th. Gautier, n'existaient guère « qu'à l'état de rêve. Tous les amis de Balzac se souviennent d'avoir vu « écrit au charbon sur les murs nus ou plaqués de papier gris : boiseries « de palissandre, — tapisseries des Gobelins, — glaces de Venise, — « tableaux de Raphaël. »

Pendant qu'il habitait à Ville-d'Avray, Balzac avait loué une chambre chez Buisson, tailleur, au coin du boulevard et de la rue de Richelieu. C'est là qu'il couchait, quand il venait passer ses soirées à Paris.

En quittant les Jardies, qu'il fit vendre, il alla demeurer rue Basse, 19, à Passy, où il resta plusieurs années.

Enfin, son dernier domicile fut le petit hôtel de la rue Fortuné, n° 14, où se bornèrent ses pérégrinations.

A ce moment, une nouvelle carrière semblait devoir s'ouvrir devant le célèbre romancier. Balzac touchait au bonheur qu'il avait rêvé : la fortune et l'affection d'une femme douée des plus belles qualités.

C'est à l'occasion de ses ouvrages et grâce à l'admiration causée par son génie, qu'il sut inspirer à la charmante comtesse de Hanska une amitié profonde, dont le début remonte à 1833.

Mme de Hanska, mariée à un vieux et riche propriétaire de la Pologne russe, habitait alors à Wierzchownia, près de Berdidcheff. Elle avait environ trente ans, quand Balzac, répondant à une invitation, fit son premier voyage à Wierzchownia. Dès ce moment, ils échangèrent les sentiments d'une vive et pure affection, que la mort de M. de Hanska permit, au bout de dix-sept ans, de consacrer par une union [1]. Malheureusement, depuis longtemps, Balzac subissait les atteintes de la maladie qui devait amener sa mort. Il y avait à peine trois mois qu'il habitait la rue Fortuné, quand elle vint le frapper au sein de projets gigantesques.

Nous trouvons, dans la monographie d'Armand Baschet, les notes suivantes sur les derniers moments de Balzac, rédigées par le docteur Nacquard, qui fut le médecin ordinaire de l'illustre écrivain :

« M. de Balzac revenait à Paris, dans les derniers jours de mai 1850, « après un séjour de près de deux années en Russie.

« L'altération dont ses traits étaient empreints n'échappa point à ses « amis.

« A plus forte raison, combien de funestes présages cet état ne fit-il « pas naître dans l'esprit du médecin qui l'avait suivi, étudié, aimé dès « son enfance !

« Une ancienne affection du cœur, souvent exaspérée par le tra- « vail des nuits, et par l'usage, ou plutôt par l'abus du café, auquel « il avait dû recourir pour combattre la propension naturelle de « l'homme au sommeil, venait de prendre un nouveau et fatal dévelop- « pement.

« Et comme autant de conséquences de cette lésion, une respiration « courte, haletante, lui interdisait tout mouvement ; sa parole, autrefois « si soudaine et si vive, était entrecoupée et saccadée; sa vue, jadis « si nette et si étendue, au physique comme au figuré, semblait s'être

1. Cette union eut lieu au mois de mars 1850. Balzac était alors à Wierzchownia depuis 1849, et il revint à Paris en mai 1850.

« couverte d'un voile, et lui faisait craindre de ne pouvoir, à l'avenir,
« transcrire lui-même sa pensée.

« En présence de si redoutables accidents, et malgré une confiance « qui voulait rester excessive, nous voulûmes appeler au secours de « cette grande intelligence en péril, nos collègues Fouquier, Roux, Louis « et Rayer.

« A plusieurs reprises on put espérer toucher à une convalescence, « de nature à faire illusion au malade lui-même, et surtout au cœur « si noble, si généreux et si élevé qui venait de s'identifier à cette grande « destinée littéraire.

« Mais la science, qui avait diagnostiqué tout d'abord la complication « d'une profonde albuminurie, ne pouvait plus voir là que des trêves.

« Ces bons instants, ou plutôt ces moins mauvais moments, rendaient « à l'âme de M. de Balzac toute sa force, à son esprit toute son étendue; « aussi, Dieu seul sait-il combien on a perdu à n'avoir point recueilli « les conceptions nouvelles, les caractères créés, les plans imaginés dont « s'imprégnait sa parole, et que pour la première fois sa plume ne « pouvait plus buriner.

« Au milieu de pareils désordres organiques, M. de Balzac, qui de « tout temps avait compris toute la destinée de l'homme, désira « s'associer aux entretiens d'un digne ministre de Dieu, dans la bouche « duquel la religion n'était que la plus haute expression de l'intelligence « de l'univers.

« Combien était navrante cette sérénité d'un homme qui, jeune « encore, voyait se rompre pour lui le cours d'une renommée laborieu- « sement acquise au prix de trente années de veilles et d'études; « l'espérance de pouvoir compléter son œuvre, et, plus que tout cela, le « bonheur intérieur qu'il venait de consacrer !

« Quelques aberrations passagères, mais rares encore, ne tardèrent « pas à suspendre parfois cette intelligence et à l'étonner lui-même, car « il se cherchait au retour.

« Le mal fit bientôt des progrès tels que les inspirations d'une âme « aussi ardente par affection, non plus que les soins les plus incessants « de l'art, agrandis encore par le dévouement, ne pouvaient plus retenir « une vie qui s'échappait (*sic*).

« M. de Balzac mourait dans la nuit du 18 au 19 août 1850. » (Docteur Nacquard.)

Il était alors âgé de cinquante et un ans; sans doute sa constitution solide et sa robuste santé ne faisaient pas prévoir une fin si prématurée,

mais l'esprit avait usé la matière, et toutes les forces de la vie n'avaient pu résister aux excès combinés d'une activité sans limites et d'un travail sans repos.

Nous venons de résumer l'existence de Balzac et de rappeler les vicissitudes diverses de sa laborieuse carrière; mais, avant de finir la partie biographique de notre travail pour passer à l'examen des œuvres du grand romancier, il nous semble nécessaire d'entrer dans quelques détails complémentaires, également dignes d'intérêt, que nous n'avons pas encore eu l'occasion de donner.

Lorsqu'un homme a, comme Balzac, mérité par son génie l'honneur de la célébrité, un pieux désir vient s'ajouter à l'admiration qu'on éprouve en face de ses œuvres. L'on veut revoir par la pensée celui dont le nom s'impose glorieusement à notre souvenir. Les moindres détails sur sa physionomie, son caractère, ses habitudes, causent une sympathique et légitime curiosité. C'est pour répondre à ce sentiment que nous avons reproduit les lignes suivantes.

Théophile Gautier a fait un portrait de Balzac dans des termes que nous tenons à citer :

« Quand nous le vîmes, dit-il, pour la première fois, il était plus âgé « d'un an que le siècle; il avait environ trente-six ans, et sa physionomie « était de celles qu'on n'oublie plus. En sa présence, la phrase de « Shakspeare sur César vous revenait à la mémoire : « *Devant lui, la* « *nature pouvait se lever hardiment et dire à l'univers :* c'est là un « homme !.....

« Il portait dès lors, en guise de robe de chambre, ce froc de cache- « mire ou de flanelle blanche retenu à la ceinture par une cordelière, « dans lequel, quelque temps plus tard, il se fit peindre par Louis « Boulanger..... Son froc, rejeté en arrière, laissait à découvert son col « d'athlète ou de taureau, rond comme un tronçon de colonne, sans « muscles apparents et d'une blancheur satinée qui contrastait avec le « ton plus coloré de la face. A cette époque, Balzac, dans toute la force « de l'âge, présentait les signes d'une santé violente peu en harmonie « avec les pâleurs et les verdeurs romantiques à la mode. Son pur sang « tourangeau fouettait ses joues pleines d'une pourpre vivace et colorait « chaudement ses bonnes lèvres épaisses et sinueuses, faciles au rire ; de « légères moustaches et une mouche en accentuaient les contours sans « les cacher; le nez, carré du bout, partagé en deux lobes, coupé « de narines bien ouvertes, avait un caractère tout à fait original et « particulier. Le front était beau, vaste, noble, sensiblement plus blanc

« que le masque, sans autre pli qu'un sillon perpendiculaire à la racine « du nez; les protubérances de la mémoire des lieux formaient une « saillie très prononcée au-dessus des arcades sourcilières; les cheveux « abondants, longs, durs et noirs, se rebroussaient en arrière comme « une crinière léonine. Quant aux yeux, il n'en exista jamais de pareils. « Ils avaient une vie, une lumière, un magnétisme inconcevable. Malgré « les veilles de chaque nuit, la sclérotique en était pure, limpide, « bleuâtre, comme celle d'un enfant ou d'une vierge, et enchâssaient « deux diamants noirs qu'éclairaient par instants de riches reflets d'or : « c'étaient des yeux à faire baisser la prunelle aux aigles, à lire à travers « les murs et les poitrines, à foudroyer une bête fauve furieuse, des « yeux de souverain, de voyant, de dompteur..... Ces yeux extraor- « dinaires, dès qu'on avait rencontré leurs regards, empêchaient de « remarquer ce que les autres traits pouvaient présenter de trivial ou « d'irrégulier.

« L'expression habituelle de la figure était une sorte d'hilarité puis- « sante, de joie rabelaisienne et monacale, — le froc contribuait sans « doute à faire naître cette idée, — qui vous faisaient penser à frère Jean « des Entommeures, mais agrandi et relevé par un esprit de premier « ordre. »

Voici un autre portrait de Balzac, par Lamartine, non moins intéressant que celui de Th. Gautier :

« La première fois que je le vis, c'était en 1833. Il n'avait rien d'un « homme de ce siècle. On aurait cru, en le voyant, qu'on avait changé « d'époque et qu'on était introduit dans la société d'un de ces deux ou « trois hommes naturellement immortels, dont Louis XIV était le « centre, et qui se trouvaient chez lui comme chez eux, à son niveau, « quoique sans s'élever ou sans s'abaisser du leur... Il n'était pas grand, « bien que le rayonnement de son visage et la mobilité de sa stature « empêchaient de s'apercevoir de sa taille; mais cette taille ondoyait « comme sa pensée; entre le sol et lui il semblait y avoir de la marge...

« Il était gros, épais, carré par la base et les épaules; le cou, la « poitrine, le corps, les cuisses, les membres puissants; beaucoup de « l'ampleur de Mirabeau, mais nulle lourdeur; il y avait tant d'âme « qu'elle portait tout cela légèrement, gaiement, comme une enveloppe « souple, et nullement comme un fardeau; ce poids semblait lui donner « de la force et non lui en retirer. Ses bras courts gesticulaient avec « aisance; il causait comme un orateur parle. Sa voix était retentissante « de l'énergie un peu sauvage de ses poumons, mais elle n'avait ni

« rudesse, ni ironie, ni colère; ses jambes, sur lesquelles il se dandinait « un peu, portaient lestement son buste; ses mains grasses et larges « exprimaient en s'agitant toute sa pensée. Tel était l'homme dans sa « robuste charpente. Mais, en face du visage, on ne pensait plus à la « charpente. Cette parlante figure, dont on ne pouvait détacher ses « regards, vous charmait et vous fascinait tout entier. Les cheveux flot- « taient sur ce front en grandes boucles; les yeux noirs perçaient comme « des dards émoussés par la bienveillance; ils entraient en confidence « dans les vôtres comme des amis; les joues étaient pleines, roses, d'un « teint fortement coloré; le nez bien modelé, quoique un peu long; les « lèvres découpées avec grâce, mais amples, relevées par les coins; les « dents inégales, ébréchées, noircies par la fumée de cigare; la tête sou- « vent penchée de côté sur le cou, et se relevant avec une fierté héroïque « en s'animant dans le discours. Mais le trait dominant du visage, plus « même que l'intelligence, était la bonté communicative. Il vous ravissait « l'esprit quand il parlait; même en se taisant il vous ravissait le cœur. « Aucune passion de haine ou d'envie n'aurait pu être exprimée par « cette physionomie : il lui aurait été impossible de n'être pas bon.

« Mais ce n'était pas une bonté d'indifférence ou d'insouciance, « comme dans le visage épicurien de La Fontaine; c'était une bonté « aimante, charmante, intelligente d'elle-même et des autres, qui inspi- « rait la reconnaissance et l'épanchement du cœur devant lui, et qui « défiait de ne pas l'aimer. Tel était exactement Balzac. »

De son côté, Mme Surville dépeint ainsi son frère :

« On le trouvait toujours chez lui vêtu d'une large robe de chambre « de cachemire blanc, doublée de soie blanche, taillée comme celle d'un « moine, attachée par une cordelière de soie; la tête couverte de cette « calotte dantesque de velours noir adoptée dans sa mansarde, qu'il « porta toujours depuis et que ma mère seule lui faisait.

« Selon les heures où il sortait, sa mise était fort négligée ou fort « soignée. Si on le rencontrait le matin, fatigué par douze heures de « travail, courant aux imprimeries, un vieux chapeau rabattu sur les « yeux, ses admirables mains cachés sous des gants grossiers, les pieds « chaussés de souliers à hauts quartiers, passés sur un large pantalon « à plis et à pieds, il pouvait être confondu dans la foule; mais s'il décou- « vrait son front, vous regardait ou vous parlait, l'homme le plus « vulgaire se souvenait de lui.

« Son intelligence, si constamment exercée, avait encore développé « ce front naturellement vaste, qui recevait tant de lumières! Cette

« intelligence se trahissait à ses premiers mots et jusque dans ses gestes ! « Un peintre aurait pu étudier, sur ce visage si mobile, les expressions « de tous les sentiments : joie, peine, énergie, découragements, ironie, « espérances ou déceptions, il reflétait toutes les situations de l'âme.

« Il triomphait de la vulgarité que donne l'embonpoint par des « manières et des gestes empreints d'une grâce et d'une distinction « natives.

« Sa chevelure, dont il variait souvent l'arrangement, était toujours « artistique, de quelque manière qu'il la portât.

« Un ciseau immortel a laissé ses traits à la postérité. Le buste, que « David a fait de mon frère, alors âgé de quarante-quatre ans, a repro- « duit fidèlement son beau front, cette magnifique chevelure, indice de « sa force physique égale à sa force morale, l'enchâssement merveilleux « de ses yeux, les lignes si fines de ce nez carré, de cette bouche aux « contours sinueux où la bonhomie s'alliait à la raillerie, ce menton qui « achevait l'ovale si pur de son visage avant que l'embonpoint en eût « altéré l'harmonie. Mais le marbre n'a pu malheureusement conserver « le feu de ces flambeaux de l'intelligence, de ces yeux aux prunelles « brunes pailletées d'or comme celles du lynx.

« Ces yeux interrogeaient et répondaient sans le secours de la parole, « voyaient les idées, les sentiments, et lançaient des jets qui semblaient « sortir d'un foyer intérieur et renvoyer au jour la lumière au lieu de la « recevoir. »

En réunissant ces trois portraits de Balzac, composés de manières différentes, nous ne croyons pas commettre la faute des redites inutiles; nous estimons, au contraire, qu'ils se complètent les uns les autres, et qu'ils contribueront ensemble à donner une puissante et juste idée de l'auteur de la *Comédie humaine*.

Balzac, grand d'intelligence, était également grand de cœur et d'humanité; en voici un bel exemple révélé par Lamartine :

« On était, dit le poète, à un de ces moments où les partis politiques, « exaspérés par la lutte, se demandent s'ils peuvent en conscience « répondre aux partis contraires par les armes qu'on emploie contre « eux, et profiter de leur victoire pour tuer ceux qui les tuent. Nous « n'étions qu'un cénacle composé de sept ou huit personnes. La colère « emporta la majorité à jeter un voile sur les scrupules d'humanité et à « laisser condamner sans merci ceux que la victoire aurait livrés à notre « juste vengeance. La doctrine de l'implacabilité du salut public parais- « sait prête à triompher. Les hommes légers affectaient l'indifférence;

« des gestes tranchants et superbes dédaignaient ces faiblesses; le silence « des autres trahissait la complicité de la peur. Il y avait là Balzac, « étranger à ces sortes d'entretiens, Girardin, Hugo. Balzac écoutait « d'un air attristé. Personne ne demandant immédiatement la parole, « Balzac la prit avec la physionomie d'une timidité honnête et résolue « qui impressionna tout le monde. Il parla en homme ferme, généreux, « convaincu, contre les propos légers qu'il venait d'entendre; il refoula « éloquemment ces mauvaises pensées dans la bouche de ceux qui « venaient de les laisser échapper. Je pris la parole après lui; Girardin, « qui n'a jamais eu de radicalisme contre la clémence, nous appuya; « Hugo lui-même, Girardin, moi, nous étions des orateurs politiques « accoutumés à ces sortes de discussions; Balzac y était neuf, il pouvait « se croire seul et abandonné; il n'écouta que sa conscience et parla en « homme de bien quand même. Son langage ému nous émut tous, et « nous ne fîmes, nous, qu'applaudir et confirmer ses raisons : — Que « m'importe ce que vous penserez de moi ! nous dit-il; la cause de la vie « des hommes est une cause surhumaine. C'est Dieu qui juge; son juge- « ment n'est pas remis à nos passions; vous le savez, vous qui avez « proclamé et décrété vous-mêmes, le 1er juin, l'abolition de l'échafaud « politique, décréterez-vous aujourd'hui la légitimité de la vengeance « populaire ?

« Tout le monde finit par être de son avis : la conscience d'un écri- « vain de génie intimide les sots, foudroie les méchants, rassure les « lâches; c'est ce que Balzac trahit à mes yeux. »

Balzac était né doué d'un caractère doux et d'une humeur joviale : tel il était, quand ses parents le placèrent, comme clerc sans appointements, dans l'étude de Me Passez.

« Balzac se sentait médiocrement de goût pour la chicane; les « dossiers le faisaient bâiller, et il trouvait infiniment plus agréable de « lire Montaigne que de pâlir sur les Pandectes ou tout autre bouquin « *ejusdem farinæ,* comme disent les pédants. Cela se sut et fit scandale. « L'on apprit que, non content de dévorer tous les livres de prose et « de vers qui lui tombaient sous la main, mons Balzac écrivait dans les « petits journaux. Je vous donne à penser quel vacarme. Notre clerc « était le pire clerc de l'étude; pas un qui ne se crût supérieur à lui et « qui ne l'estimât un pauvre sire... L'on n'eut pas assez de quolibets, de « sarcasmes, d'amers persiflages pour punir tant d'audace. Balzac « laissait faire et laissait dire : il entendait alors la plaisanterie plus stoï- « quement que cela ne lui arriva plus tard.

« C'était un franc et jovial compagnon, qui ne demandait pas mieux « que de servir de plastron aux propos joyeux; il avait bec et ongles, et « la défense ne l'embarrassait guère. Tous les clercs, après le travail, se « réunissaient au cinquième étage, dans la chambre du maître clerc, qui « avait nom Janvier. Ce M. Janvier passait pour avoir de l'esprit autant que « le pauvre Balzac en avait peu; c'était lui qui attachait le grelot et qui « donnait le signal de l'attaque. Il faut dire que celui-ci y prêtait volon- « tairement le flanc : tout fier d'être imprimé, il apportait sa prose à ses « goguenards condisciples, et la soumettait triomphalement à leur « critique qui ne variait point. » (G. Desnoiresterres.)

Dans le cours de sa carrière littéraire, il devint plus sensible et moins calme devant les attaques dont il fut l'objet. Les haines jalouses et les calomnies, qu'il eut souvent à supporter, lui causèrent de grands chagrins. Il ne se laissa cependant qu'une seule fois guider par un sentiment de vengeance et aller jusqu'aux représailles. C'était à l'occasion de son procès avec le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, — procès dont nous avons déjà parlé, — et au moment où il écrivit son livre intitulé : *Illusions perdues*.

Incidemment, nous rappellerons les conceptions bizarres et capricieuses nées dans son esprit sous l'influence du désir d'arriver à la fortune; nous en avons donné plusieurs exemples.

Quant aux habitudes de Balzac, sur lesquelles nous désirons fournir aussi quelques détails, nous ne saurions en parler sans confondre les habitudes de l'homme privé avec celles de l'écrivain; son temps fut, en effet, presque entièrement consacré à ses œuvres, et il ne consentit à laisser au monde ou à lui-même qu'une très faible partie de son existence.

Toutefois, dans ses quelques moments de rares loisirs, sa soif d'activité se traduisait de mille façons; tout alors était fébrile et exagéré dans ses paroles et dans sa conduite. Ou il manifestait une gaieté folle, ou il devenait maussade et inabordable; il vous brusquait ou il vous accueillait avec des démonstrations d'un contentement outré.

Un homme superficiel eût alors porté sur Balzac un jugement peu favorable, et il n'eût pas soupçonné en lui les rares qualités de sens et de jugement dont il était cependant si bien doué.

Rien ne saurait dépeindre le romancier, en pleine action, au milieu de son labeur, mieux que les lignes suivantes de Théophile Gautier :

« Pendant deux ou trois mois de suite, lorsqu'il avait quelque œuvre « importante en train, il travaillait seize ou dix-huit heures sur vingt-

« quatre [1]; il n'accordait à l'animalité que six heures d'un sommeil « lourd, fiévreux, convulsif, amené par la torpeur de la digestion après « un repas pris à la hâte. Il disparaissait alors complètement, ses « meilleurs amis perdaient sa trace; mais il sortait bientôt de dessous « terre, agitant un chef-d'œuvre au-dessus de sa tête, riant de son large « rire, s'applaudissant avec une naïveté parfaite et s'accordant des éloges « que, du reste, il ne demandait à personne. »

Cette admiration naïve de Balzac pour ses œuvres, signalée par Th. Gautier, nous rappelle un fait, que nous connaissons grâce à l'obligeance de M. le baron Larrey.

Dans une soirée littéraire, au milieu de nombreux admirateurs, alors qu'il lisait un de ses romans et débitait avec cet admirable talent de diction dont, seul, il avait le secret, tout à coup il s'arrête et, sans s'occuper de ceux qui l'entourent : « Que c'est donc beau ! » s'écrie-t-il, et il continue. Cette exclamation eût été assurément considérée comme intempestive et fate, sortant de la bouche d'un autre que Balzac; chez lui, au contraire, elle devenait le témoignage expansif d'une juste admiration pour son génie.

« Balzac, cet immense cerveau, ce physiologiste si pénétrant, cet « observateur si profond, cet esprit si intuitif, ne possédait pas le don « littéraire : chez lui s'ouvrait un abîme entre la pensée et la forme. Cet « abîme, surtout dans les premiers temps, il désespéra de le franchir. Il « y jetait sans le combler volume sur volume, veille sur veille, essai sur « essai; toute une bibliothèque de livres inavoués y passa. Une volonté « moins robuste se fût découragée mille fois; mais, par bonheur, Balzac « avait une confiance inébranlable dans son génie, méconnu de tout le « monde.

« Contrairement aux écrivains de l'école romantique, qui tous se « distinguent par une hardiesse et une facilité d'exécution étonnantes, et « produisent leurs fruits presque en même temps que leurs fleurs, dans « une éclosion pour ainsi dire involontaire, Balzac, l'égal de tous « comme génie, ne trouvait pas son moyen d'expression, ou ne le « trouvait qu'après des peines infinies..... Balzac zébrait de ratures une « dixième épreuve, et lorsqu'il nous voyait renvoyer à la *Chronique de « Paris* l'épreuve de l'article fait d'un jet, sur le coin d'une table, avec

1. Balzac avait fréquemment recours au café noir pour vaincre le sommeil; il en faisait une prodigieuse consommation, et il ne laissait à personne le soin de le préparer. Le soir, il se couchait de très bonne heure; à minuit on le réveillait et il travaillait ensuite jusqu'à six heures du matin.

« les seules corrections typographiques, il ne pouvait croire, quelque « content qu'il en fût d'ailleurs, que nous y eussions mis tout notre « talent. « En le remaniant encore deux ou trois fois, il eût été mieux », « nous disait-il. » (Th. Gautier.)

G. Desnoiresterres, parlant des épreuves de Balzac, dit :

« Si vous avez jamais assisté à des feux de peloton, vous pouvez vous « faire une idée de ces pages d'impression d'où s'élançaient en tous sens, « se heurtant, se croisant, se confondant, de longues lignes au bout « desquelles se trouvait la modification apportée; car, quelque larges « que vous les supposiez, les marges eussent toujours été insuffisantes à « contenir ce monde de changements et de corrections. Imaginez-vous « encore un bouquet d'artifice; c'était à en avoir des éblouissements ! »

La ville de Tours doit à la générosité de M. le baron Larrey une épreuve collationnée du roman de *Béatrix,* avec les corrections de l'auteur. Ces corrections, ainsi que les additions et changements introduits dans l'épreuve, constituent, pour ainsi dire, un nouveau travail, dans lequel disparaît presque entièrement l'œuvre primitive : tout est donc à recomposer.

Nous avons donné, dans notre notice, un exemple de ces corrections, en reproduisant en fac-simile la première page corrigée de l'épreuve du roman de *Béatrix.* A la vue de cette page, le lecteur sera sans doute suffisamment édifié.

Balzac était devenu, comme on dit, la terreur des imprimeurs et des typographes; ces derniers considéraient que, pour leur santé, *il leur était impossible de faire plus d'une heure de Balzac.*

« Il est rare que l'homme de génie soit satisfait, même après les « applaudissements de la foule. « *Si j'écris quatre mots, j'en effacerai* « *trois* », disait Boileau. Balzac souvent en effaçait quatre sur quatre.

« Cet amour de la perfection coûtait quelquefois quinze cents à deux « mille francs de corrections à M. de Balzac. Ses libraires, qui se « souciaient peu qu'une période fût plus ou moins léchée, et qui « savaient, par expérience, que le commun des lecteurs ne s'attache que « médiocrement à la forme, mettaient toujours à sa charge les modifi- « cations et additions qu'il apportait à son premier travail, et le célèbre « romancier payait de sa poche, et fort cher, ce que ceux-ci considé- « raient comme une manie, un travers dont il était juste que leurs « intérêts ne fussent pas victimes. » (G. Desnoiresterres.)

Et souvent les bénéfices de l'auteur s'absorbaient ainsi dans le perfectionnement de son œuvre.

L'on sait comment Balzac procédait à la confection de ses romans. Une ébauche, composée de quelques pages, était d'abord envoyée à l'imprimeur. La première épreuve, revue et corrigée, sortait bientôt des mains de l'auteur absolument transformée et augmentée dans des proportions telles que le travail typographique était presque à recommencer. Les choses se passaient souvent ainsi plusieurs fois de suite pour le même ouvrage.

Absorbé par son œuvre, Balzac ne pensa qu'assez tard au théâtre, et, chose singulière, autant il mettait de soin à élaborer ses romans et à les corriger, autant il dérogeait à ses habitudes lorsqu'il faisait une pièce de théâtre.

Souvent, dès que l'idée première avait germé dans sa tête, il appelait ses amis à la confection de la chose.

« Un jour, dit Th. Gautier, un mot pressant de Balzac nous somme « de nous rendre à l'instant même rue de Richelieu, 104, où il avait un « pied-à-terre dans la maison de Buisson, le tailleur. Nous trouvons « Balzac enveloppé de son froc monacal et trépignant d'impatience sur « le tapis bleu et blanc d'une coquette mansarde aux murs tapissés de « percale carmélite agrémentée de bleu, car, malgré sa négligence appa- « rente, il avait l'instinct de l'arrangement intérieur et préparait toujours « un nid confortable à ses veilles laborieuses; dans aucun de ses logis ne « régna ce désordre pittoresque cher aux artistes.

« — Enfin voilà le Théo! s'écria-t-il en nous voyant. Paresseux, « tardigrade, unau, aï, dépêchez-vous donc; vous devriez être ici depuis « une heure. — Je lis demain à Harel un grand drame en cinq actes.

« — Et vous désirez avoir notre avis? répondîmes-nous en nous « établissant dans un fauteuil comme un homme qui se prépare à subir « une longue lecture.

« A notre attitude, Balzac devina notre pensée, et il nous dit de l'air « le plus simple : Le drame n'est pas fait.

« — Diable! fis-je. Eh bien, il faut faire remettre la lecture à six « semaines.

« — Non; nous allons bâcler le *dramorama* pour toucher la monnaie. « A telle époque j'ai une échéance bien chargée.

« — D'ici à demain, c'est impossible; on n'aurait pas le temps de le « recopier.

« — Voici comment j'ai arrangé la chose. Vous ferez un acte, Ourliac « un autre, Laurent-Jan le troisième, de Belloy le quatrième, moi le « cinquième, et je lirai à midi, comme il est convenu. Un acte de

« drame n'a pas plus de quatre ou cinq cents lignes; on peut faire cinq « cents lignes de dialogue dans sa journée et dans sa nuit.

« — Contez-moi le sujet, indiquez-moi le plan, dessinez-moi en « quelques mots les personnages, et je vais me mettre à l'œuvre, lui « répondis-je passablement effaré.

« — Ah! s'écria-t-il avec un air d'accablement superbe et de dédain « magnifique, s'il faut vous conter le sujet, nous n'aurons jamais fini.

« Nous ne pensions pas être indiscret en faisant cette question, qui « semblait tout à fait oiseuse à Balzac.

« D'après une indication brève arrachée à grand'peine, nous nous « mîmes à brocher une scène, dont quelques mots seulement sont restés « dans l'œuvre définitive, qui ne fut pas lue le lendemain, comme on « peut bien le penser.

« Nous ignorons ce que firent les autres collaborateurs; mais le seul « qui mit sérieusement la main à la pâte, ce fut Laurent-Jan, auquel la « pièce est dédiée.

« Cette pièce, c'était *Vautrin*. On sait que le toupet dynastique et pyra- « midal dont Frédérick Lemaître avait eu la fantaisie de se coiffer dans « son déguisement de général mexicain attira sur l'ouvrage les rigueurs « du pouvoir; *Vautrin*, interdit, n'eut qu'une seule représentation, et le « pauvre Balzac resta comme Perrette devant son pot au lait renversé. « Les prodigieuses martingales qu'il avait chiffrées sur le produit pro- « bable de son drame se fondirent en zéros, ce qui ne l'empêcha pas de « refuser très noblement l'indemnité offerte par le ministère. »

Il est assez curieux de constater que Balzac n'avait ni le don, ni l'amour du vers, quelque effort qu'il fit d'ailleurs pour y arriver; il n'y entendait absolument rien; il admirait même un peu au hasard et en quelque sorte d'après la notoriété publique. Cette bizarrerie de nature a été commune à plusieurs des écrivains les plus poétiques de ce siècle, tels que Chateaubriand, Mme de Staël, George Sand, Mérimée et Janin.

Ce qu'on admire dans les œuvres de Balzac, c'est la réalité de ses personnages, vivants dans leurs caractères, leurs passions, leur esprit et leur cœur; c'est également la vérité de ses descriptions : lieux ou objets, tout est réel, comme dans la nature.

Ce remarquable talent de peindre si juste hommes et choses, il le devait à une disposition particulière de son esprit, qui lui permettait de s'identifier avec ses personnages, quand il voulait leur donner la vie, et qui lui faisait voir d'intuition les choses qu'il avait à décrire.

C'est avec cette précieuse disposition d'esprit, avec les notions acquises par ses immenses lectures, avec ses rares facultés d'analyse, et enfin avec un travail infatigable, secondé par une volonté invincible, que Balzac est devenu, non seulement le plus illustre des romanciers, mais encore l'un des plus grands génies de notre époque.

Le moment est venu de parler des œuvres de Balzac. Le sujet est trop délicat pour que nous nous permettions d'apprécier le génie du grand écrivain; nous ne saurions avoir une prétention aussi téméraire. Nous nous contenterons de dire que tous ceux qui, dans les lettres, sont l'honneur de la France, tout le grand public intellectuel, toutes les nations qui marchent à la tête de la civilisation, connaissent les œuvres de Balzac et ont admiré les conceptions si vraies et si puissantes de ce peintre incomparable du cœur et de l'esprit humains.

Lamartine, dans son livre : *Balzac et ses œuvres*, a jugé à la fois l'homme et l'écrivain. Nous ne pouvons résister au désir de reproduire textuellement la belle page par laquelle il commence ce livre :

« Balzac ! voilà, dit-il, un nom de vrai grand homme ! — Un grand « homme fait par la nature, et non par la volonté ! — « Je suis un « homme, disait-il, je puis avoir un jour autre chose que l'illustration « littéraire : ajouter, au titre de grand écrivain, celui de *grand citoyen*, « est une ambition qui peut tenter aussi !... » (Lettre à sa sœur et confidente, Mme Surville, en 1820.)

« Balzac était digne de se comprendre ainsi lui-même, et de se « mesurer tout entier devant Dieu et devant sa sœur en 1820 ; il avait « tout en lui : grandeur de génie et grandeur morale, immense aristo- « cratie de talent, immense variété d'aptitudes, universalité de sentiment « de soi-même, exquise délicatesse d'impressions, bonté de femme, « vertu mâle dans l'imagination, rêves d'un dieu toujours prêts à décevoir « l'homme... tout enfin, excepté la proportion de l'idéal au réel ! Tous « ses malheurs, et ils furent grands comme son caractère, ont tenu à cet « excès de grandeur dans son génie; ils dépassaient, non pas son « esprit infini et universel, mais ils dépassaient le possible ici-bas : « voilà la cause fatale et organique de ses coups d'ailes et de ses « chutes. C'était un aigle qui n'avait pas dans sa prunelle la mesure de « son vol.

« Mettez la fortune de Bonaparte dans la destinée de Balzac, il eût « été complet; car il aurait pu ce qu'il imaginait !

« Le réel est étroit, le possible est immense ! » ai-je dit moi-même « dans un autre temps.

« Un esprit gigantesque contrarié et taquiné par une mesquine for-
« tune, voilà l'exacte définition de ce malheureux grand homme.

« C'est à nous d'oser le dire, nous qui avons eu le bonheur triste de
« vivre côte à côte avec lui, de son temps, et qui ne devons pas avoir la
« lâcheté d'attribuer à cet homme unique les torts de la fortune

« Ce n'est pas de l'auteur que je parle ainsi, c'est de l'homme :
« l'homme en lui était mille fois plus vaste que l'écrivain. L'écrivain
« écrit, l'homme sent et pense. C'est par ce qu'il a senti et pensé que j'ai
« toujours jugé Balzac. »

Dans le même livre, nous trouvons sur le talent proprement dit de Balzac l'appréciation suivante :

« Les trois caractères dominants du talent de Balzac sont la vérité, le
« pathétique et la moralité.

« Il faut y ajouter l'invention dramatique, qui le rend, en prose, égal
« et souvent supérieur à Molière.

« Je sais qu'à ce mot, un cri de scandale et de sacrilège va s'élever de
« toute la France; mais, sans rien enlever à l'auteur du *Misanthrope*
« de ce que la perfection de son vers ajoute à l'originalité de son talent,
« et en le proclamant, comme tout le monde, l'incomparable et l'inimi-
« table, mon enthousiasme pour le grand comique du siècle de Louis XIV
« ne me rendra jamais injuste ni ingrat envers un autre homme infé-
« rieur en diction, égal, si ce n'est supérieur, en conception, incompa-
« rable aussi en fécondité : Balzac ! Combien de fois, en le lisant et en
« déroulant avec lui les miraculeux et inépuisables méandres de son
« invention, me suis-je écrié tout bas : La France a deux Molières,
« le Molière en vers et le Molière en prose ! »

Balzac a écrit beaucoup, sur des sujets bien différents; ainsi ses *Contes drôlatiques*, son théâtre, ses travaux dans la presse : revues, chroniques, etc., prouvent suffisamment la variété de ses aptitudes littéraires. Toutefois le vaste travail, qu'il a eu l'heureuse inspiration de nommer *Comédie humaine*, est et restera son œuvre capitale, œuvre unique en son genre, œuvre qui a révélé son génie, assuré sa gloire et immortalisé son nom.

Cette grande exhibition des hommes et des choses de notre société, cette profonde analyse du cœur et de l'esprit humains, demeurera toujours comme un vivant tableau, à la vue duquel chacun peut s'instruire, devant lequel les philosophes de l'avenir, aussi bien que ceux du présent, seront à même d'apprendre à former leur jugement et à fortifier leur expérience.

Les détracteurs de Balzac ont osé lui reprocher d'avoir montré, sans détour, à la société, les sentiments et les passions qui l'agitent, les défauts et les vices qui la rongent.

Ils ont été jusqu'à taxer son œuvre d'immoralité.

Cette accusation, qui a causé au grand artiste de très réels chagrins, devient sans fondement et sans force devant l'examen le plus élémentaire du bon sens.

L'exposition simple et fidèle des vices et des vertus de l'homme n'estelle pas, en effet, le meilleur et le plus sûr moyen de lui faire admirer et aimer la vertu; de le mettre à l'abri du vice, en le lui montrant dans toute sa laideur, et, par suite, en le lui faisant détester?

Balzac a donc été, non seulement un grand écrivain, mais encore un grand moraliste; c'est pourquoi nous sommes sincèrement convaincu qu'il mérite, à la fois, *notre admiration* et *notre reconnaissance.*

Nous trouvons, dans la monographie d'Armand Baschet, l'appréciation suivante sur l'œuvre de la *Comédie humaine :*

« La *Comédie humaine*, livre de science morale entièrement « humaine, c'est-à-dire traitant avec *physionomies*, *costumes et habi-* « *tudes*, les vices, les vertus, les scrupules, les préjugés, les splendeurs, « les misères, les tumultes, les charmes et les laideurs qui ont séjour « dans l'âme; c'est-à-dire encore tout le cortège sombre ou gai, sauvage « ou pur, pénible ou suave, bleu ou blond, blanc ou noir, qui s'agite, se « presse, circule, papillonne, court ou s'arrête dans le cercle du monde, « selon que le marque l'aiguille providentielle, — la *Comédie humaine*, « carrefour où Dieu et Diable se rencontrent, n'est autre chose que le « récit de la vie. »

Nous allons donner, dans son ensemble, le programme de la *Comédie humaine*, tel qu'il a été composé et rédigé par Balzac lui-même; il comprend à la fois les œuvres qu'il lègue à la postérité et celles que la mort ne lui a pas permis d'entreprendre ou de finir.



CATALOGUE DES OUVRAGES

QUE CONTIENDRA

LA COMÉDIE HUMAINE

(Les ouvrages indiqués en *italique* sont ceux qui restent à faire.)

Première partie : *Études de mœurs.*
Deuxième partie : *Études philosophiques.*
Troisième partie : *Études analytiques.*

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDES DE MŒURS

Six livres :

1° Scènes de la vie privée;
2° Scènes de la vie de province;
3° Scènes de la vie parisienne;
4° Scènes de la vie politique;
5° Scènes de la vie militaire;
6° Scènes de la vie de campagne.

Scènes de la vie privée (4 volumes, tomes I à IV).

1. Les *Enfants.* — 2. Un *Pensionnat de demoiselles.* — 3. *Intérieur de collège.* — 4. La Maison du chat qui pelote. — 5. Le Bal de Sceaux. — 6. Mémoires de deux jeunes mariées. — 7. La Bourse. — 8. Modeste Mignon. — 9. Un Début dans la vie. — 10. Albert Savarus. — 11. La Vendetta. — 12. Une Double Famille. — 13. La Paix du ménage. — 14. Madame Firmiani. — 15. Étude de femme. — 16. La Fausse Maîtresse. — 17. Une Fille d'Ève. — 18. Le Colonel Chabert. — 19. Le Ménage. — 20. La Grenadière. — 21. La Femme abandonnée. — 22. Honorine. — 23. Béatrix ou les amours forcés. — 24. Gabrielle. — 25. La Femme de trente ans. — 26. Le Père Goriot. — 27. Pierre

Grassou. — 28. La Messe de l'athée. — 29. L'Interdiction. — 30. Le Contrat de mariage. — 31. *Gendres et belles-mères.* — 32. Autre étude de femme.

Scènes de la vie de province (4 volumes, tomes V à VIII).

33. Le Lys dans la vallée. — 34. Ursule Mirouet. — 35. Eugénie Grandet. — Les Célibataires : 36. Pierrette. — 37. Le Curé de Tours. — 38. Un Ménage de garçon en province. — Les Parisiens en province : 39. L'Illustre Gaudissart. — 40. Les *Gens ridés.* — 41. La Muse du département. — 42. Une *Actrice en voyage.* — 43. La Femme supérieure. — Les Rivalités : 44. L'*Original.* — 45. Les *Héritiers Boirouge.* — 46. La Vieille Fille. — Les Provinciaux a Paris : 47. Le Cabinet des antiques. — 48. *Jacques de Mez.* — 49. Illusions perdues, 1re partie : Les Deux Poètes. — 2e partie : Un Grand Homme de province à Paris. — 3e partie : Les Souffrances de l'inventeur.

Scènes de la vie parisienne (4 volumes, tomes IX à XII).

Histoire des Treize (1er épisode). — 50. Ferragus (2e épisode). — 51. La Duchesse de Langeais (3e épisode). — 52. La Fille aux yeux d'or. — 53. Les Employés. — 54. Sarrasine. — 55. Grandeur et décadence de César Birotteau. — 56. La Maison Nucingen. — 57. Facino Cane. — 58. Les Secrets de la princesse de Cadignan. — 59. Splendeurs et misères des courtisanes. — 60. Dernière Incarnation de Vautrin. — 61. Les Grands, l'Hôpital et le Peuple. — 62. Un Prince de la Bohême. — 63. Les Comiques sérieux. — 64. Échantillons de causeries françaises. — 65. Une *Vue du palais.* — 66. Les Petits Bourgeois. — 67. *Entre savants.* — 68. Le *Théâtre comme il est.* — 69. Les *Frères de la Consolation*, Madame de la Chanterie. — 70. Les Parents pauvres. La Cousine Bette. Le Cousin Pons.

Scènes de la vie politique (3 volumes, tomes XIII à XV).

71. Un Épisode de la Terreur. — 72. L'*Histoire et le Roman.* — 73. Une Ténébreuse Affaire. — 74. Les *Deux Ambitieux.* — 75. L'*Attaché d'ambassade.* — 76. *Comment on fait un ministère.* — 77. Le Député d'Arcis. — 78. Marcas.

Scènes de la vie militaire (4 volumes, tomes XVI à XIX).

79. Les *Soldats de la République* (trois épisodes). — 80. L'*Entrée en campagne.* — 81. Les *Vendéens.* — 82. Les Chouans. — LES FRANÇAIS EN ÉGYPTE (1er épisode). — 83. Le *Prophète* (2e épisode). — 84. Le *Pacha* (3e épisode). — 85. Une Passion dans le désert. — 86. L'*Armée roulante.* — 87. La *Garde consulaire.* — 88. Sous VIENNE, 1re partie : Un *Combat.* — 2e partie : L'*Armée assiégée.* — 3e partie : La *Plaine de Wagram.* — 89. L'*Aubergiste.* — 90. Les *Anglais en Espagne.* — 91. *Moscou.* — 92. La *Bataille de Dresde.* — 93. Les *Traînards.* — 94. Les *Partisans.* — 95. Une *Croisière.* — 96. Les *Pontons.* — 97. La *Campagne de France.* — 98. Le *Dernier Champ de bataille.* — 99. L'*Émir.* — 100. La *Pénissière.* — 101. Le *Corsaire algérien.*

Scènes de la vie de campagne (2 volumes, tomes XX à XXI).

102. Les Paysans. — 103. Le Médecin de campagne. — 104. Le *Juge de paix.* — 105. Le Curé de village. — 106. Les *Environs de Paris.*

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

(Trois volumes, tomes XXII à XXIV).

107. Le *Phédon d'aujourd'hui.* — 108. La Peau de chagrin. — 109. Jésus-Christ en Flandre. — 110. Melmoth réconcilié. — 111. Massimilia Doni. — 112. Le Chef-d'œuvre inconnu. — 113. Gambara. — 114. Balthasar Claës, ou la Recherche de l'absolu. — 115. Le *Président Fritot.* — 116. Le *Philanthrope.* — 117. L'Enfant maudit. — 118. Adieu. — 119. Les Marana. — 120. Le Réquisitionnaire. — 121. El Verdugo. — 122. Un Drame au bord de la mer. — 123. Maître Cornélius. — 124. L'Auberge rouge. — 125. Le Martyr calviniste. — 126. La Confession de Ruggieri. — 127. Les Deux rêves. — 128. Le *Nouvel Abeilard.* — 129. L'Élixir de longue vie. — 130. La *Vie et les Aventures d'une idée.* — 131. Les Proscrits. — 132. Louis Lambert. — 133. Séraphita.

TROISIÈME PARTIE

ÉTUDES ANALYTIQUES

(Deux volumes, tomes XXV à XXVI).

134. *Anatomie des corps enseignants.* — 135. La Physiologie du mariage. — 136. Pathologie de la vie sociale. — 137. *Monographie de la vertu.* — 138. *Dialogue philosophique et politique sur la perfection du XIXe siècle.*

La feuille sur laquelle a été copié ce curieux tableau porte au bas, écrits et signés de la main de Balzac, ces quelques mots :

A Laurent-Jan, le constructeur soussigné,

DE BALZAC.



Voici maintenant l'énumération des différents ouvrages de Balzac, selon l'ordre chronologique de leur composition, avec noms des personnes auxquelles ils ont été dédiés :

1827. — Le Dernier Chouan ou la Bretagne en 1800. *A Théodore Dablin.*

1828. — Première partie de « la Femme de trente ans ». *A Louis Boulanger.* — Les Deux Rêves, 3e partie de « Catherine de Médicis ». *Au marquis de Pastoret.*

1829. — El Verdugo. *A Martinez de la Rosa.* — La Maison du Chat qui pelote. *A Mademoiselle de Montheau.* — Le Bal de Sceaux. *A Henri de Balzac.* — Physiologie du mariage. *Au Lecteur.* — L'auteur collabore au *Feuilleton littéraire.*

1830. — Gobseck. *A M. le baron Barchou de Penhoën.* — La Vendetta. *A Puttinati.* — Étude de femme. *Au marquis J. Ch. de Negro.* — Une Double Famille. *A la comtesse Louise de Turbeïm.* — Adieu. *Au prince Frédéric Schwarzemberg.* — L'Élixir de longue vie. *Au Lecteur.* — La Peau de chagrin, 1re partie. *A M. Savary.* — Sarrasine. *A Charles de Bernard.*

1831. — Un Épisode sous la Terreur. *A M. Guyonnet-Merville.* —

Les Proscrits. *Almæ Sorori.* — Le Réquisitionnaire. *A Albert Marchand de la Ribellière.* — Jésus-Christ en Flandre. *A Marceline Desbordes-Valmore.* — Madame Firmiani. *A M. Alexandre de Berny.* — La Peau de chagrin, 2e partie. — L'Auberge rouge. *Au marquis de Custine.* — Maître Cornélius. *Au comte Georges Mniszech.* — Enquête sur la politique de deux ministères.

1832. — Le Martyr calviniste, 2e partie de « Catherine de Médicis ». *Au marquis de Pastoret.* — Le Message. *Au marquis Pareto.* — Le Chef-d'œuvre inconnu. *A un Lord.* — Le Colonel Chabert. *A la comtesse Ida de Bocarmé.* — Le Curé de Tours. *A David, statuaire.* — La Bourse. *A Sofka.* — Louis Lambert. *Et nunc et semper dilectæ dicatum.* — La Femme abandonnée. *A Madame la duchesse d'Abrantès.* — La Grenadière. *A Caroline.* — L'Illustre Gaudissart. *A Madame la duchesse de Castres.* — La Marana. *A la comtesse Merlin.* — Une Passion dans le désert. — Les Contes drôlatiques (Premier Dixain). — Deux Contes bruns : Conversation entre onze heures et minuit et le Grand d'Espagne.

1833. — Le Médecin de campagne. *A ma Mère.* — Ferragus. — Eugénie Grandet. *A Maria.* — Séraphita. *A Madame Ève de Hanska.* — Les Employés. *A la comtesse Serafina San Severino.* — Les Cent Contes drôlatiques (Deuxième Dixain).

1834. — La Duchesse de Langeais. *A Frantz Liszt.* — Le Père Goriot. *A Geoffroy-Saint-Hilaire.* — La Recherche de l'absolu. *A Madame Joseph Delannoy.* — Un Drame au bord de la mer. *A la princesse Caroline Gallitzin de Genthod.*

1835. — La Fille aux yeux d'or. *A Eugène Delacroix.* — Le Contrat de mariage. *A Rossini.* — Melmoth réconcilié. *Au général baron de Pommereux.* — Un Grand homme de province à Paris (Illusions perdues). *A Victor Hugo.* — Le Lys dans la vallée. *Au docteur Nacquart.*

1836. — L'Enfant maudit. *A Madame la baronne James Rothschild.* — La Messe de l'athée. *A Auguste Bourget.* — Facino Cane. *A Louise.* — La Vieille Fille. *A M. Midy de la Greneraye-Surville.* — Les Confidences de Ruggieri, 1re partie de « Catherine de Médicis ». *Au marquis de Pastoret.*

1837. — Le Curé de village. *A Hélène.* — Gambara. *A M. de Belloy.* — Le Cabinet des antiques. *Au baron de Hammer-Purgstall.* — César Birotteau. *A M. Alphonse de Lamartine.* — Les Cent Contes drôlatiques (Troisième Dixain). — La Filandière, conte.

1838. — Une Fille d'Ève. *A la comtesse Bolognini.* — Les Secrets de la princesse de Cadignan. *A Théophile Gautier.* — Mercadet.

1839. — Pierre Grassou. *Au colonel Périollas.* — Un Prince de la Bohême. *A Henri Heine.* — Massimilia Doni. *A J. Strunz.* — La Paix du ménage. *A Mademoiselle Valentine Surville.* — Pierrette. *A Mademoiselle Anna de Hanska.* — Traité sur les Excitants modernes. — L'Épicier (dans les Français). — Vautrin, drame.

1840. — Z. Marcas. *A M. le comte William de Wittemberg.* — Les Ressources de Quinola, comédie en cinq actes. — La Revue parisienne.

1841. — Mémoires de deux jeunes mariées. *A George Sand.* — Ursule Mirouët. *A Madame Sophie Surville.* — Une Ténébreuse Affaire. *A M. de Margonne.* — Béatrix. *A Sarah.* — Physiologie de l'Employé. — Physiologie du Rentier.

1842. — La Femme de trente ans (fin). — La Fausse maîtresse. *A la comtesse Clara Maffeï.* — Albert Savarus. *A Madame E. de Girardin.* — Un Début dans la vie. *A Laure.* — Un Ménage de garçon. *A Charles Nodier.* — Articles dans les Scènes de la vie privée et publique des animaux. — Paméla Giraud, pièce en cinq actes.

1843. — La Muse du département. *Au comte F. de Grammont.* — Honorine. *A Achille Devéria.* — Ève et David (Illusions perdues, fin). *A Victor Hugo.* — Splendeurs et misères des courtisanes, 1re partie. *Au comte Seraphino di Porcia.* — Monographie de la presse parisienne.

1844. — Modeste Mignon. *A une Étrangère.* — Gaudissart II. *A la princesse Belgiojoso.* — Petits Mystères de la vie conjugale. — Philosophie de la vie conjugale. — Paris marié.

1845. — Les Paysans, 1re partie. — Esquisse d'homme d'affaires. *Au baron James Rothschild.* — Les Comédiens sans le savoir. *Au comte J. de Castellane.* — L'Envers de l'histoire contemporaine. — Le Curé de village (fin).

1846. — Splendeurs et misères des courtisanes (dernière incarnation de Vautrin), 3e partie. — Le Député d'Arcis, 1re partie. — Étude historique sur Henri Beyle (M. de Stendhal).

1847. — Les Parents pauvres, 1re et 2e parties. *A don Michele Angelo Cajetani, prince de Teano.* — Essai sur la théorie de la démarche. — La Marâtre, drame en cinq actes.

Il résulte du tableau précédent que les œuvres diverses de Balzac étrangères à la *Comédie humaine* seraient, y compris les préfaces :

Cinq pièces de théâtre : Vautrin. — Les Ressources de Quinola. — Paméla Giraud. — La Marâtre. — Mercadet.

Onze préfaces : Introduction au volume des Chouans. — Préface de

la Peau de chagrin. — Deux préfaces à des éditions diverses du Père Goriot. — Préface du Lys dans la vallée et historique du procès auquel ce livre a donné lieu. — Préface du Livre mystique. — Préface du Cabinet des antiques. — Préface d'Une Fille d'Ève. — Préface de Béatrix. — Préface du Curé de village. — Préface d'Une Ténébreuse Affaire. — Avertissement des Contes drôlatiques.

Un Essai sur la Théorie de la démarche (feuilleton du journal le *Pays*, septembre et octobre 1851).

Deux Notices, dont une sur La Fontaine et l'autre sur Molière (éditions imprimées par Balzac).

Un Traité sur les Excitants modernes. (Voir la Physiologie du Goût, par Brillat-Savarin, édit. Charpentier.)

Monographie de la Presse parisienne.

Physiologie du Rentier, — de l'Épicier, — de l'Employé.

Trois lettres : Lettre à Castille. — Lettre à Charles Nodier sur la contrefaçon belge. — Lettre à F. Giraud.

Articles divers dans la *Caricature politique et littéraire* (1830), — dans la *Nouvelle Caricature* (1840), — dans la *Chronique de Paris* (1834), — dans le *Feuilleton littéraire* (1824), — dans l'*Europe littéraire*, — dans le Feuilleton des journaux politiques (1829).

Procès Peytel (journal le *Siècle*).

La *Revue parisienne* (25 juillet 1840).

Les *Contes drôlatiques* (4 volumes).

Enquête sur la politique de deux ministères (1831).



En terminant cette dernière énumération des œuvres de Balzac, il nous reste encore à formuler un vœu avant d'avoir accompli notre tâche : *vœu pour la prompte réussite de notre entreprise, c'est-à-dire l'érection à Tours, ville natale de Balzac, d'un monument à la mémoire et au génie de celui qui fut, selon le poète des* « Feuilles d'Automne », *l'un des plus hauts parmi les plus grands, l'un des plus grands parmi les meilleurs* ».

Ce vœu, expression de notre désir personnel le plus ardent, expression du sentiment unanime du Conseil municipal, sera, nous n'en doutons pas, également le vœu de tous ceux qui, en France et à l'étranger, ont lu et admiré les œuvres de notre glorieux compatriote.

Dr A. FOURNIER.



PARIS. — IMPRIMERIE DE L'ART

E. MÉNARD ET J. AUGRY, 41, RUE DE LA VICTOIRE

